

PQ
2196
.B73
V35
1867
V.2
SMRS

LE

VAL-PERDU.

IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

LE

VAL-PERDU

PAR



Elie Berthet.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIVOURNE. | LEIPZIG.
MÊME MAISON. | J. P. MELINE.

1851

I

Le combat.

Le lieutenant Ravaud, en arrivant dans la grande rue, eut quelque peine d'abord à se reconnaître au milieu de la fumée noire et épaisse qui couvrait Rosenthal comme un voile sinistre. Il aperçut enfin, à quelque distance, Verneuil occupé à faire sortir les soldats des maisons où ils s'étaient embusqués, et à les ranger en bataille. Il avait le

sabre à la main ; sa tête était nue ; car il avait perdu son grand chapeau génevois dans sa course précipitée ; son visage était pâle comme la mort, mais calme et intrépide. Ravaud allait le joindre, quand il rencontra sur son chemin quatre soldats portant un blessé qui, quoiqu'il eût une jambe fracassée, jurait, pestait, se débattait pour obliger ses porteurs à l'abandonner et à retourner au feu. Ravaud reconnut le sergent Labrune.

— Quoi donc ! mon vieux, dit-il avec un accent de regret en lui touchant la main, déjà content ?... Du diable ! si vous ne vous êtes pas trop pressé de retirer votre épingle du jeu.

— Ah ! c'est vous, mon lieutenant, dit Labrune d'un air de satisfaction ; je ne suis pas fâché de vous voir, vous et le capitaine Verneuil, reprendre la queue de la poêle ; elle est décidément trop chaude pour moi... J'ai reçu un vilain atout, et me voilà réduit à jouer à cloche-pied pour le reste de mes

jours ; mais ça ne fait rien : Vive la république !... Ah çà ! vous avez eu une fière idée ce matin de nous mettre en garde, car si nous nous étions laissé surprendre par ces coquins, nous serions maintenant fricassés sans rémission... Mais quand a-t-on pris le capitaine Verneuil ou le lieutenant Ravaud au dépourvu ?

— Allons, vous êtes un vieux flatteur, répliqua Ravaud avec un peu de confusion ; mais nous avons autre chose à penser... Sergent, il me faut trente bons drilles qui ne boudent pas pour aller s'embusquer là-bas dans les broussailles, et cela vivement, car nous sommes cernés.

— Entendez-vous ça, vous autres ? reprit Labrune avec agitation en s'adressant à ceux qui le portaient. Posez-moi tout doucement contre cette muraille, la figure tournée vers l'ennemi ; mettez à côté de moi mon fusil et ma giberne, et emboîtez le pas avec le lieutenant, mille jambes de bois !

— Mais, sergent..., objecta timidement un des soldats.

— Mais vous êtes des poltrons ; vous faites les empressés autour du sergent Labrune, afin de ne pas vous trouver à l'endroit où les balles et les boulets tombent dru comme grêle... Posez-moi là, vous dis-je, et allez à votre besogne, tas de fainéants !

Et quand les grenadiers eurent enfin cédé à ses instances en l'asseyant sur des herbes sèches au pied de la muraille, il grommela d'un air de satisfaction :

— Je suis, pardieu, bien à plaindre ! Me voilà établi comme un pacha à trois cent quarante-deux queues et demie sur des trognons de choux ; ma parole d'honneur, il ne me manque plus que la pipe !... Avec ça que je ne me lèverai pour personne, et que si le général Souwarow lui-même venait me faire visite, je le recevrais assis sur mon trône comme un véritable empereur de pommes cuites... Ah ! ma foi, on se dorlote un peu ;

on n'est pas blessé tous les jours, et quand on l'est, on se la passe douce!

Pendant que le sergent exprimait à sa manière sa résignation soldatesque, Ravaud avait rallié à la hâte quelques hommes débandés; puis, après avoir chargé l'un d'eux de rendre compte à Verneuil, chef actuel du détachement, de l'importante mission qu'il allait remplir, il se porta au pas de course, avec son peloton, sur le point menacé. Il était temps; moins de dix minutes après son départ, on entendit une vive fusillade dans cette direction.

De son côté, Verneuil avait rangé en bon ordre le reste du détachement à l'autre extrémité du village, en laissant seulement une ligne de tirailleurs pour tenir l'ennemi en haleine. Celui-ci, surpris de voir le feu se ralentir ainsi, semblait se défier de quelque piége; d'ailleurs, il attendait, pour agir sérieusement, comme on l'a dit déjà, l'effet de sa manœuvre sur les derrières de Rosenthal.

Il résulta de tout ceci une espèce d'hésitation dans l'attaque et dans la défense, comme un calme sinistre entre deux tempêtes.

Armand n'adressait à ses gens que des paroles brèves, et son air sombre, presque fatal, n'encourageait personne à l'interroger. Quand il les vit tous en rang, il dit d'une voix sourde et saccadée :

— Soldats de la 62e, si nous restons ici, dans moins d'une heure nous serons tous tués ou prisonniers. La seule chose à faire est de marcher résolûment en avant et de prendre l'offensive. Je me suis mis en tête d'aller chasser l'ennemi de ses positions et de m'emparer des deux pièces de canon qui nous font tant de mal... Me suivrez-vous ?

— Oui, oui, capitaine, dirent les soldats tout d'une voix, conduisez-nous !

— Fort bien, reprit Verneuil dont le visage commençait à s'animer ; mais souvenez-vous de l'affaire de l'Albis ; alors je revins seul de

mon détachement ; cette fois je compte ne pas revenir.

Cette allusion au terrible combat dont Armand avait été récemment le héros refroidit un peu quelques jeunes conscrits ; mais deux ou trois grognards répondirent sans hésiter :

— N'importe, n'importe!... nous vous suivrons.

— Nous vous suivrons, répétèrent les autres.

— En avant donc, et vive la république!

Le capitaine s'élança le premier en brandissant son sabre ; les tambours battirent la charge, et toute la troupe s'ébranla avec un élan irrésistible.

Au moment où la colonne se mettait en marche, deux cris perçants partirent de la maison du pasteur, située, comme on le sait, à l'entrée du village.

— *Mein Got!* disait une jeune fille dont on n'apercevait que les yeux bleus et les mains

jointes, à travers le soupirail d'une cave, le capitaine Verneuil va se faire tuer!

Mais on la ramena vivement en arrière, et la gracieuse figure disparut dans l'obscurité du souterrain.

— Armand, mon cher Armand, criait en même temps un homme qui se montra à une fenêtre brisée du premier étage, je suis ici... attendez-moi... Au nom du ciel, souvenez-vous que vous êtes mon seul appui!

Le tumulte de la bataille, les roulements des tambours, les petillements de la fusillade empêchèrent cette double interpellation d'être entendue. Armand continua sa course, sans se retourner, emporté dans le tourbillon d'une charge furieuse.

Alors celui qui venait de parler, jeune homme agile et dispos, franchit légèrement la fenêtre peu élevée, s'élança dans la rue, et rejoignit les troupes françaises qui déjà escaladaient les rochers.

Cependant l'ennemi attendait toujours dans

ses positions que le détachement envoyé pour tourner le village donnât des signes de son approche. Le ralentissement du feu des Français lui faisait croire que la 62e était déjà aux abois; aussi, quand les coups de fusil, qui éclatèrent à l'arrière dans les montagnes, annoncèrent le succès de la manœuvre, espéra-t-il n'avoir qu'à se montrer pour couper court à toute résistance. Quel fut donc son étonnement quand, le rideau de fumée qui couvrait les alentours s'écartant tout à coup, il aperçut les troupes républicaines s'avançant en bon ordre pour le chasser des hauteurs.

L'audace de cette entreprise était telle que le général autrichien, avec sa prudence et son flegme germaniques, se fortifia dans la pensée qu'on lui tendait quelque piége. Il ne pouvait comprendre qu'une poignée d'hommes osât venir l'attaquer dans des conditions où son extermination complète paraissait certaine. Il s'informa auprès de ses officiers

si la garnison de Rosenthal n'avait pu recevoir des renforts. Lui-même promena sa lunette sur le paysage environnant pour rechercher ce qui avait pu justifier cet acte de folle témérité. Enfin, bien convaincu que les Français obéissaient seulement à cet instinct belliqueux, à cette *furia* nationale qui en fait les premiers soldats du monde, il commanda de repousser énergiquement l'attaque.

L'ordre fut exécuté aussitôt; mais Verneuil avait mis habilement à profit le moment d'hésitation causé par sa manœuvre hardie. Quand les balles et la mitraille recommencèrent à siffler sur la tête de ses gens, ils étaient déjà arrivés au pied des hauteurs, où les roches éparses et les buissons les abritaient d'une manière sensible. D'ailleurs, une épaisse fumée ne tarda pas à envelopper de nouveau la colline; les deux partis ne se voyaient plus, et l'on tirait presque au hasard. Aussi, quand, plus tard, le vénérable pasteur de Rosenthal racontait, assis devant sa porte,

aux villageois réunis, les détails de cette lutte terrible, leur disait-il dans son langage biblique, en leur montrant la colline, qu'elle lui était apparue alors « comme le mont Sinaï couvert de nuées, de foudres et d'éclairs. » Le bonhomme oubliait de mentionner qu'elle lui était apparue ainsi à travers le soupirail de sa cave.

Verneuil avait recommandé à ses soldats de ne pas perdre de temps à charger et à décharger leurs armes, mais d'avancer rapidement en réservant leur feu pour le moment décisif. Lui-même marchait toujours en tête sans s'apercevoir qu'un homme qui ne portait pas l'uniforme français le suivait assidûment et semblait veiller sur lui avec une sollicitude fraternelle. Le capitaine ne jetait jamais un regard en arrière; enivré par cette atmosphère de poudre et de fumée, il dévorait l'espace, agitant son sabre avec une sorte de frénésie; et dans les rares intervalles des décharges, on l'en-

tendait crier de sa voix retentissante :

— En avant ! en avant !

Néanmoins le feu des Autrichiens avait fait essuyer de grandes pertes aux assaillants ; plusieurs avaient été précipités en bas de la colline ; d'autres s'accrochaient tout sanglants aux rochers pour éviter le même sort. Mais ce fut surtout quand la 62e atteignit le sommet de la hauteur et dut s'arrêter pour se reformer qu'elle éprouva des dommages considérables. En une minute, le sol fut jonché de morts et de blessés ; le canon emportait des files entières ; le sang ruisselait de toutes parts.

Au milieu de cette scène de carnage, Armand ne semblait occupé que du soin de réunir ses hommes et de les mettre promptement en ligne. Il y parvint enfin, et aussitôt il les lança au pas de course sur les rangs autrichiens. Arrivé à trois pas d'eux, il commanda feu, à son tour, et une effroyable explosion ébranla la campagne.

L'effet de cette décharge générale fut magique ; la plupart des coups, tirés presque à bout portant, avaient fait plusieurs victimes. Les Austro-Russes parurent comme foudroyés. Verneuil, sans leur donner le temps de se reconnaître, ordonna d'en venir à la baïonnette, cette arme si redoutable dans des mains françaises. Lui-même se précipita vers les canons, objet de sa convoitise, et se mit à sabrer les artilleurs sur leurs pièces.

La lutte prit alors un caractère nouveau ; on se battait corps à corps et à l'arme blanche, mais le combat, pour être moins bruyant qu'auparavant, n'en était pas moins terrible. L'ennemi, cruellement décimé par la décharge à bout portant, conservait pourtant l'avantage du nombre, et chaque Français devait faire face à plusieurs adversaires. Aussi, malgré la valeur et l'acharnement des assaillants, nul n'eût pu prévoir encore quel parti serait définitivement vainqueur.

Dans ce moment de crise, Armand s'expo-

sait avec une témérité explicable seulement par son désir bien arrêté de mourir. Comme nous l'avons dit, il s'était jeté sur les artilleurs allemands, et il ne s'inquiétait pas si ses hommes étaient à portée de le soutenir. Le visage enflammé, l'œil en feu, il venait de renverser un des chefs de pièce, quand un autre artilleur arma son mousqueton et le coucha en joue. Le capitaine ne vit pas ce mouvement ; une voix déchirante s'écria derrière lui :

— Prenez garde à vous, capitaine Verneuil !

En même temps quelqu'un s'élança, et deux bras se serrèrent autour de son corps. Ne sachant encore s'il avait affaire à un nouvel ennemi, l'impétueux Verneuil s'efforçait de se dégager de cette étreinte imprévue ; mais un coup de mousquet partit tout près de lui ; aussitôt les bras se détendirent d'eux-mêmes, et celui qui le pressait tomba frappé d'une balle à travers la poitrine.

Armand se retourna enfin, et devina que quelqu'un venait de se dévouer pour lui. Son sauveur était renversé par terre, tout sanglant; c'était le jeune homme qui l'avait suivi depuis Rosenthal, et dont il n'avait pas remarqué la présence au milieu du désordre de la mêlée. Cette fois, à peine le militaire eut-il jeté un regard sur ce visage, déjà pâle de la pâleur de la mort, qu'il poussa un cri déchirant.

— Lysandre, mon cher Lysandre, dit-il en laissant tomber son sabre, est-ce bien vous?

— Oui, c'est moi, répliqua le blessé avec un sourire douloureux; vous m'aviez quitté, je suis venu vous chercher.

— Mais comment se fait-il?... Oh! mon Dieu! cette blessure paraît fort grave... Vous aussi mourir, mourir pour moi... c'est impossible!

— Ami, reprit Lysandre avec sa douceur inaltérable, voilà un terrible réveil après tant de beaux rèves!... mais je ne m'en plains

pas ; ce que je vois des hommes civilisés ne me fait pas désirer de vivre plus longtemps au milieu d'eux... D'ailleurs, ma mort aura été utile à celui de tous que j'aime le mieux, et elle effacera l'inutilité de ma vie.

— Mais je ne veux pas que vous mouriez, moi, s'écria Verneuil au désespoir ; je ne veux pas avoir été cause de la perte de tous ceux qui m'ont témoigné de l'affection dans cette heureuse solitude du Val-Perdu... La science fera un miracle pour vous sauver ; on vous sauvera, ou je brûlerai la cervelle au major! Attendez...

Il se mit en devoir de charger Lysandre sur ses épaules et de l'emporter hors du champ de bataille.

— Armand, c'est inutile, répliqua le jeune homme en se débattant faiblement, songez à votre propre sûreté... Ah! mon pauvre père avait raison, le monde est bien méchant!

Cette scène extraordinaire avait lieu au

milieu des rangs ennemis ; mais les Français s'étaient ralliés autour de leur chef et le protégeaient avec efficacité pour le moment.

— Armand, continua le blessé, ne songez plus à moi, et conservez-vous pour Galatée, qui vous aime. J'ai dû partir ce matin sans la prévenir, mais que deviendrait-elle si vous étiez perdu pour elle sans retour ? Ma mort va sans doute changer bien des choses... Un peu plus tard, bientôt, osez vous présenter à mon père : le chagrin aura brisé son âme opiniâtre ; il vous accordera la main de Galatée, et tous ensemble vous donnerez quelquefois un souvenir de regret au pauvre Lysandre !

— Galatée ! répéta Verneuil avec égarement, vous ne savez donc pas... Oh ! oui, ajouta-t-il plus bas comme à lui-même, qu'il ignore cette terrible catastrophe, qu'il l'ignore toujours !...

Il saisit le blessé dans ses bras et se mit en marche pour le village, où il comptait trou-

ver des secours. Dans l'impuissance où il était de se défendre avec un pareil fardeau, il ne fût pas allé bien loin peut-être si la fortune ne se fût enfin déclarée pour lui.

Tandis que la bataille se prolongeait ardente et acharnée sur le plateau, un petit peloton de Français déboucha tout à coup en bon ordre du côté de Rosenthal. C'était Ravaud, qui, après avoir dispersé le détachement chargé de tourner le Val-Perdu, accourait de toute sa vitesse pour prendre part à l'affaire principale. La panique s'empara des Austro-Russes; ils crurent que ce peloton était l'avant-garde de renforts plus considérables envoyés par l'armée française, campée à quelques lieues de là, et ils se débandèrent aussitôt, abandonnant leur artillerie et leurs bagages.

Indifférent à la victoire, Armand laissa ses hommes poursuivre les fuyards, et il continua de descendre vers le village. A mi-chemin environ, il rencontra Ravaud et sa

troupe qui s'empressaient pour achever la déroute des Autrichiens.

— Eh bien! Verneuil, s'écria le lieutenant avec un accent de triomphe, je vous disais bien que nous les frotterions! A vous l'honneur pourtant, car vous les avez menés rondement... Mais qui diable est ce blessé que vous emportez là? Il n'appartient certainement pas à la 62ᵉ!

Armand ne répliqua pas, et passa tandis que le lieutenant continuait son mouvement en sens inverse. Ravaud arriva encore à temps pour couper court à certaines velléités de résistance que montraient des groupes ennemis, et les Français restèrent décidément seuls maitres du champ de bataille.

Le capitaine Verneuil atteignit avec son fardeau cette hospitalière maison du pasteur, où il avait déjà trouvé un asile. La porte était enfoncée et béante. Au moment où il entra dans la salle basse, M. Penhofer et sa fille, rassurés par l'éloignement des

combattants, venaient de quitter leur cachette souterraine et examinaient avec tristesse les ravages de la guerre dans leur paisible demeure. Les meubles étaient brisés, les fenêtres n'avaient plus de châssis ; un boulet de canon avait ouvert le toit, à travers lequel on apercevait le ciel.

A la vue d'Armand, tous les deux néanmoins firent un mouvement de joie.

— Il est vivant ! il n'est pas blessé ! s'écria imprudemment Claudine en allemand.

— Vous vous êtes enfin souvenu de vos amis, capitaine Verneuil, dit le pasteur en s'avançant pour lui serrer la main ; allons, il vaut mieux tard que jamais... Grand Dieu ! ajouta-t-il en voyant le capitaine déposer doucement Lysandre sur un matelas dont les soldats s'étaient servis récemment pour amortir l'effet des balles, qui nous apportez-vous ici ?

— Un pauvre enfant bien digne de votre généreuse pitié, M. Penhofer ; c'est en me

protégeant qu'il a reçu cette affreuse blessure; il m'a sauvé la vie.

Aussitôt Claudine s'empressa auprès de Lysandre pour lui porter les premiers secours; mais, dès qu'elle l'eut envisagé, elle fit un geste d'étonnement.

— Mon père, dit-elle, ne le reconnaissez-vous pas? C'est... c'est...

— C'est ce jeune Français, si modeste et si timide, qui est arrivé ce matin à Rosenthal, dit le pasteur; nous n'avons pu savoir ni qui il était, ni d'où il venait; mais il s'est adressé à nous tout d'abord pour s'informer si vous aviez reparu au village. On disait alors que vous étiez allé faire une reconnaissance dans le voisinage avec le lieutenant Ravaud. Ce mystérieux jeune homme nous a demandé la permission de vous attendre ici; il paraissait fort impatient de vous voir et de vous parler. Mais on a attaqué Rosenthal, et au milieu de cet épouvantable tumulte, j'ignorais ce qu'il était devenu.

Tout en parlant, le digne homme avait découvert la poitrine de Lysandre et examinait la blessure. Il secoua tristement la tête.

— La balle a offensé le poumon, murmura-t-il ; il respire à peine, il suffoque... Il n'y a plus d'espoir.

— Je vais aller chercher le major de notre demi-brigade, dit Armand avec une vivacité fébrile ; c'est un homme habile, il parviendra peut-être... Un cheval ! il me faut un cheval !

M. Penhofer le retint par le bras.

— C'est inutile, dit-il d'un ton solennel, ne vous éloignez pas... Aussi bien le malheureux paraît reprendre un peu connaissance et vouloir vous parler... sans doute pour vous dire adieu...

En effet, Lysandre s'agitait convulsivement ; ses yeux s'étaient rouverts et se fixaient sur Armand comme pour l'appeler près de lui. Armand se rapprocha en silence.

— Galatée ! soupira le jeune homme en cherchant à lui prendre la main; n'oubliez pas Galatée... elle vous aime... Dites à mon père...

Il ne put achever ; un léger souffle glissa à travers ses lèvres livides, et il retomba sans mouvement.

Verneuil poussa un cri déchirant, et se jeta le visage contre terre, en proie au plus affreux désespoir. Le pasteur et Claudine s'étaient agenouillés près du cadavre, et priaient en pleurant. . . . .
. . . .
. . . .

Le lendemain, une division de l'armée française vint renforcer la garnison de Rosenthal, et le général commandant félicita publiquement Verneuil de son courage aux acclamations de tous les soldats réunis sur la place du bourg.

— Ils appellent cela du *courage!* murmurait Armand avec un sourire amer.

II

Les voyageurs.

Nous profiterons ici de notre privilége de romancier, privilége qui va jusqu'au *quidlibet audendi,* accordé par Horace aux peintres et aux poëtes, pour franchir d'un bond cinq ou six années.

Un jour de printemps de l'année 1805, une voiture de poste, attelée de quatre chevaux, montait rapidement les coteaux qui s'étalent

en vastes gradins du lac de Zurich au village de Rosenthal. Deux domestiques en livrée, assis sur le devant de la voiture, annonçaient des voyageurs de quelque importance, et l'aspect des maîtres eux-mêmes ne démentait pas cette opinion. C'étaient deux Français, deux militaires, comme on pouvait en juger, malgré leurs costumes bourgeois, à leurs manières un peu roides, à leur parler brusque, à leur prodigalité. Ils venaient de France par Genève, et, tout le long de la route, ils avaient laissé l'or glisser entre leurs doigts avec autant d'insouciance que des pièces de cuivre; aussi les aubergistes et les postillons avaient-ils célébré, les uns avec leurs fouets, les autres avec leurs langues, non moins agiles et non moins bruyantes, les splendeurs et le haut rang de ces opulents voyageurs. Le plus jeune des deux, celui qui paraissait le personnage principal, portait la rosette d'officier de la Légion d'honneur, et cette distinction, alors beau-

coup plus rare qu'aujourd'hui, avait fait merveille sur leur passage. L'indiscrétion des domestiques, qui laissaient croire volontiers que leur maître était un ami intime de l'empereur, avait achevé de mettre les têtes en fermentation; aussi de Genève à Zurich était-on persuadé que le voyageur dont il s'agit était un ambassadeur en titre, ou du moins un de ces aides de camp qui sillonnaient incessamment l'Europe dans tous les sens, pour en préparer la transformation au gré des caprices de Napoléon. On saura bientôt jusqu'à quel point les suppositions des enfants de Guillaume Tell se trouvaient fondées.

A mesure que la voiture approchait de Rosenthal, ceux qui en occupaient l'intérieur donnaient des signes d'agitation et de vive curiosité. On commençait à entrevoir dans le lointain les toits rouges des maisons du village et les pointes de rochers qui le dominaient. Le militaire à la rosette ne quittait

plus la portière, contemplant d'un œil avide le riche paysage qui formait devant lui un majestueux amphithéâtre. Mais il semblait que ce magnifique tableau lui suggérât seulement des idées tristes et pénibles. Sa figure brune et martiale s'était assombrie ; il gardait le silence, et deux ou trois fois il avait porté la main à son front, geste ordinaire de ceux qui souffrent ou qui veulent chasser de douloureux souvenirs.

Rien cependant ne rappelait plus autour du village les scènes de meurtre et de dévastation. Les hauteurs qui avaient été le théâtre du combat, et du sommet desquelles l'artillerie avait tonné pendant plusieurs heures sur les habitations de Rosenthal, étaient de nouveau couvertes de sureaux fleuris et de verdure ; un jeune enfant faisait paître ses vaches à l'endroit où avait été établie la formidable batterie. La campagne était calme et solitaire. Un doux soleil de mai épanouissait les boutons des amandiers et des pêchers,

dans les petits champs qui précédaient le village ; les épis déjà formés se balançaient mollement sur leurs tiges. Plus de détonations, plus de fumée, plus de carnage. Le village lui-même n'offrait aucune trace de ses désastres passés. Les brèches ouvertes par les boulets avaient été réparées, les maisons ruinées avaient été rebâties ; tout avait repris un air tranquille et riant qui faisait plaisir à voir.

Ces changements ne paraissaient pas impressionner le second voyageur de la même manière que son compagnon de route, et il examinait toutes choses avec une satisfaction évidente. Celui-ci, dont les volumineuses moustaches et la rude chevelure frisée nous rappellent une ancienne connaissance, n'avait guère que quatre ou cinq ans de plus que l'autre ; mais son teint couperosé et son ventre proéminent, qui manifestait une forte tendance à l'obésité, lui donnaient l'air beaucoup plus âgé. Cependant une large

cicatrice qui lui partageait le front, noire sur un fond bistre, et le ruban de simple chevalier qui ornait aussi sa boutonnière, prouvaient que, malgré ces signes de maturité, il savait encore être homme d'action et de résolution au besoin.

Penché à l'autre portière, il avait plusieurs fois laissé échapper des exclamations de joie que son ami n'avait pas paru entendre.

— Ah ! colonel, dit-il enfin en se frottant les mains, ces lieux doivent vous rappeler, comme à moi, de fiers souvenirs. Les Kaiserlicks ont reçu là une de ces brûlées qui ne s'essuient pas d'un coup de mouchoir... Ça fait plaisir à voir et à se rappeler ; ça ravigote, comme une goutte de schnick sur l'estomac pendant une marche forcée.

Celui à qui il s'adressait se jeta en arrière sur les coussins de la voiture, et se couvrit les yeux de ses deux mains en poussant un profond soupir.

— Vous n'avez jamais aimé à parler de

cette affaire, continua le voyageur, quoique ce soit celle où vous avez acquis le plus de gloire; cependant, colonel, permettez à un vieux camarade de vous dire qu'il ne s'est rien passé ici dont vous ayez à rougir ou que vous ayez à regretter.

— La vue de ce pays si plein pour vous d'agréables souvenirs, répliqua le colonel d'une voix altérée, me rappelle les plus poignantes émotions, les plus terribles chagrins de ma vie.

— Voilà ce que je ne puis comprendre, à moins que votre humeur noire n'ait pour cause la mort de ce jeune paysan qui...

Le balafré s'interrompit en voyant le front de son interlocuteur se rembrunir encore davantage.

— Eh bien, laissons ce sujet s'il vous déplaît, continua-t-il; cependant votre inexplicable aversion pour le village de Rosenthal me chagrine d'autant plus que je ferai ici peut-être une halte indéterminée...

— Que dites-vous, Ravaud ? demanda avec distraction Armand de Verneuil, que le lecteur a sans doute déjà reconnu dans le colonel mélancolique ; voudriez-vous quitter le service de l'empereur?

— Ma foi, je ne dis pas non, et le cas échéant, le congé de semestre que j'ai obtenu pour vous accompagner en Suisse deviendrait un congé définitif... Écoutez donc, mon cher Verneuil, je ne suis pas comme vous du bois dont on fabrique les généraux et les maréchaux de France ; j'ai près de quarante ans, je suis capitaine et décoré, je ne peux guère aller plus loin ; je n'ai de chance désormais que pour me faire tuer ou déferrer d'un membre dans quelque bataille. D'ailleurs, le métier m'ennuie depuis que je ne peux plus être votre compagnon de tous les instants comme autrefois. Je suis donc résolu, si les choses tournent bien, à laisser là l'uniforme et à m'installer dans cette paisible bourgade. Moitié bourgeois, moitié

paysan, j'aurai une femme, des enfants, des lapins, je boirai de la bière, je vendrai du fromage, et je serai heureux.

— Mais enfin, Ravaud, pourquoi vous retirer ici, en Suisse, plutôt qu'en France, votre pays natal ?

— Ah çà! vous avez donc oublié la petite Claudine, la fille du pasteur protestant? dit Ravaud en jetant un regard oblique au colonel; si cela est, tant mieux! car, bien que depuis plusieurs années vous passiez pour un Caton de sagesse, je me souviens, moi, que la chère enfant avait un faible pour vous, et ma foi! l'occasion... Mais puisque vous n'y songez plus, tout s'arrange. Sachez donc, mon cher Verneuil, que le jour où nous quittâmes le village, après la frottée en question à l'adresse des Kaiserlicks, je provoquai une explication avec ma jolie Suissesse; nous eûmes de la peine à nous entendre, car elle parle assez mal le français, et je ne suis pas fort comme un Turc sur la langue allemande.

Cependant je lui déclarai ma flamme du mieux que je pus, et je parlai de mariage pour mon retour, qui devait avoir lieu à la fin de la campagne. On me promit de m'attendre; malheureusement la guerre nous a donné force besogne depuis cette époque, et je n'ai pu encore venir sommer Claudine de tenir sa parole. Mais me voici enfin; la petite, d'après mon calcul, ne doit pas avoir plus de vingt-quatre ou vingt-cinq ans : c'est la fleur de l'âge et de la beauté. Dans ces familles protestantes, une promesse est sacrée; je n'ai donc pas à craindre d'être éconduit. Si je pouvais épouser ma jolie Claudine, à laquelle j'ai tant pensé au bivac, en garnison, dans les bons comme dans les mauvais jours!... Jugez, colonel, si j'ai sujet de me réjouir de mon retour dans ce bienheureux village de Rosenthal!

— Puisse tout vous réussir à souhait! murmura Verneuil.

Il y eut un moment de silence pendant

lequel on n'entendit que le roulement de la voiture sur le pavé et les claquements de fouet du postillon.

— Véritablement, mon cher Armand, reprit enfin Ravaud, je ne m'explique pas encore comment, avec l'extrême répugnance que vous avez montrée pour ce voyage, vous vous êtes décidé à l'entreprendre. Jusqu'ici, je n'ai pas osé vous presser de questions, mais...

— Rien n'est plus simple pourtant, répondit le colonel; je vous ai déjà dit, Ravaud, que c'était l'ordre de l'empereur, et cette raison est péremptoire pour des soldats comme nous.

— Sans doute, sans doute; cependant vous êtes convenu que vous n'aviez aucune mission diplomatique auprès du gouvernement suisse.

— Allons! il est temps de vous faire une confession générale, mon cher Ravaud, reprit le colonel en sortant enfin de son accable-

ment, et de vous demander votre avis sur la singulière situation où je me trouve. Si je ne m'en suis pas ouvert à vous plus tôt, ce n'est pas que la confiance m'ait manqué, mais je voulais tâcher de m'éclairer moi-même par la réflexion sur des événements qui m'apparaissent encore remplis d'obscurités. Écoutez-moi donc :

« Il y a huit jours environ, je me rendis à la réception des Tuileries. Sitôt que l'empereur m'aperçut, il vint à moi et m'entraîna dans une embrasure de fenêtre.

« — Colonel de Verneuil, me dit-il de ce ton bref que vous lui connaissez, j'ai eu de vos nouvelles ces jours passés, et je me suis beaucoup occupé de vous. Voyez de Z***, il vous veut du bien et il vous dira mes intentions à votre égard.

« Là-dessus il me quitta, et il alla recevoir un ambassadeur qu'on venait d'annoncer.

« Pour moi, je restai interdit et inquiet. Malgré la bienveillance apparente de l'em-

pereur, j'avais cru voir percer dans son ton une sorte d'ironie de mauvais augure.

« Je passai une nuit fort agitée ; le lendemain matin je courus chez M. de Z***, qui est, vous le savez, un des ministres les plus influents, et lui demandai de quoi il s'agissait.

« M. de Z*** me reçut amicalement, et me dit :

« — Il n'y a rien dans tout ceci qui doive vous alarmer, mon cher colonel ; et, comme vous allez le voir, vous avez bien plutôt sujet de vous réjouir. L'empereur aime à se mêler des affaires de ceux de ses officiers pour lesquels il a une estime et une affection particulières ; à ce titre, il devait penser à vous. Vous n'ignorez pas qu'il cherche en ce moment à relever l'ancienne noblesse, et, autant que possible, à opérer sa fusion avec la nouvelle. Vous appartenez à une famille qui remonte aux croisades ; votre mérite personnel vous rend digne de devenir le chef et le restaurateur de votre illustre maison.

C'est pour vous donner les moyens d'atteindre ce but que l'empereur a résolu de vous marier et qu'il a voulu lui-même vous chercher une femme.

« Ici le ministre s'arrêta et me jeta un regard oblique. J'étais troublé; cependant je répondis respectueusement que, malgré ma vive reconnaissance pour les bontés de l'empereur, je jugeais les devoirs de mon service militaire incompatibles avec le mariage.

— Comment! interrompit Ravaud avec une espèce d'effroi, vous avez osé refuser une femme que l'empereur lui-même avait daigné vous choisir?

— Cela ne vous étonnerait pas, mon vieil ami, répliqua le colonel avec mélancolie, si vous n'aviez pas considéré comme des visions mes vieilles aventures dans ces montagnes... Mais laissez-moi achever.

« M. de Z*** sourit de son sourire fin de vieux diplomate :

« — Attendez, me dit-il, vous ne savez pas encore ce que vous refusez.

« Et il se mit à me détailler les avantages qu'aurait pour moi le mariage projeté. La femme que l'on me destinait était mademoiselle de Sancy, fille du marquis de Sancy, qui avait été longtemps grand maître de l'artillerie sous Louis XV. Restée orpheline de bonne heure, elle avait été élevée par un ancien ami de son père, qui l'avait emmenée avec lui en émigration. Depuis son retour, elle vivait avec sa famille d'adoption dans une province éloignée. Elle était pourvue de tous les talents qui font une femme accomplie, et sa beauté, disait-on, surpassait l'imagination. De plus, elle avait une dot de deux cent mille écus, et l'empereur, pour me prouver sa satisfaction de cette alliance, me donnait à moi cent mille francs avec le titre de baron pour cadeau de noces.

« Ces offres magnifiques ne me séduisirent pas d'abord; je répétai au ministre que je

ne voulais pas me marier, et j'employai toutes sortes de raisonnements pour justifier ma résistance ; mais M. de Z*** ne se rebuta pas : il me fit entendre que si j'avais dans le cœur quelque ancienne passion, ce ne pouvait être une raison de refus ; qu'on se mariait plus souvent par convenance que par affection ; que j'encourrais le mécontentement de Sa Majesté en paraissant mépriser ses généreuses intentions à mon égard, et que tout mon avenir pourrait être compromis par une semblable faute. Enfin, il me retourna de tant de manières, employant tour à tour la persuasion et la menace, que je finis par céder, et que je promis d'obéir.

« Quand M. de Z*** m'eut amené à ce point, il me sembla voir briller dans son œil gris quelque chose de cette ironie que j'avais cru remarquer déjà dans le regard de l'empereur ; mais ce ne fut qu'un éclair.

« — Ce n'est pas tout, colonel Verneuil, reprit-il bientôt ; la politique doit avoir sa

part dans les faveurs dont on vous comble; aussi l'empereur désire qu'à l'occasion de votre mariage avec mademoiselle de Sancy, vous lui présentiez un jour de grande réception ceux de vos nobles parents et alliés qui bondent aujourd'hui la cour impériale...

« J'interrompis brusquement M. de Z***.

« — Mais, monseigneur, lui dis-je, je n'ai jamais eu de relations avec les parents dont vous parlez; je ne les connais pas, et quand j'étais enfant et orphelin, aucun d'eux n'a songé à me tendre la main.

« — Bon, interrompit le ministre en souriant, raison de plus pour qu'ils vous reconnaissent quand ils vous retrouveront riche et puissant... Vous ferez une démarche près d'eux et vous verrez l'effet. Dans tous les cas, il est impossible que vous ne vous présentiez pas à l'autel, assisté de mon ancien ami le comte de Rancey, qui, si je ne me trompe, a été votre tuteur.

« J'affirmai à M. de Z***, ce qui est vrai,

que je n'avais jamais vu le comte de Rancey, et que, depuis plus de quinze ans, mes relations avec lui étaient complétement interrompues.

« — Voilà qui est bizarre, dit le ministre ; ensuite Rancey était déjà fort original quand nous étions tous deux à la chambre des enquêtes du parlement de Paris, et rien ne peut m'étonner de lui. Il avait alors la tête perdue de philosophisme et d'utopies absurdes ; il a fini par disparaître un beau jour, sans qu'on sût où il était allé cacher sa misanthropie... Mais vous, son parent, vous connaissez nécessairement le lieu de sa retraite.

« — Monseigneur, je l'ignore comme vous.

« M. de Z*** fit un signe de doute ; je renouvelai mon affirmation avec plus de fermeté.

« — Eh bien ! reprit le ministre, ce sera moi qui me chargerai de découvrir son adresse. Rancey possède encore de grands biens en France, grâce à la précaution qu'il

a prise autrefois de mettre ses propriétés sous des prête-noms ; je découvrirai aisément, soit à Paris soit en province, les banquiers ou gens d'affaires chargés de percevoir ses revenus. Je vais écrire sur-le-champ à mon collègue de la police... Revenez me voir dans quelques jours ; j'aurai certainement des nouvelles à vous donner... Vous savez, mon cher colonel, continua-t-il confidentiellement en me reconduisant, que Sa Majesté tient beaucoup, mais beaucoup, à ce que l'on voie aux Tuileries le comte de Rancey et quelques autres personnes de votre parenté, dont les noms ont figuré dans les fastes de la France. On prétend, dans les cours étrangères, que nous ne sommes entourés que de plébéiens et de parvenus ; on assure que les grands personnages de l'ancienne aristocratie refusent de se rallier à nous, et cette opinion peine beaucoup l'empereur qui, vous le savez, n'aime pas la *canaille*. C'est une faiblesse, peut-être, mais c'est la faiblesse d'un

grand homme, et nous devons la respecter.

« Mon audience était finie, et je me retirai. Trois jours après, je reçus un mot qui m'invitait à passer à l'hôtel du ministère. J'y courus ; M. de Z*** m'attendait.

« — Bonne nouvelle ! me cria-t-il aussitôt qu'il m'aperçut ; Fouché a fait merveille ; notre sauvage est retrouvé, malgré ses minutieuses précautions pour se rendre introuvable. J'ai acquis la certitude qu'il s'est réfugié en Suisse, dans le canton de Zurich, au village de Rosenthal.

« — Rosenthal ! répétai-je involontairement.

« Le ministre me regarda fixement.

« — Ah ! oui, je sais, reprit-il avec un petit signe de tête ; ce lieu a été le théâtre d'un de vos plus beaux faits d'armes... aussi, il doit vous plaire, et vous n'hésiterez pas à partir sans retard.

« — Sans retard, monseigneur ? mais ne faut-il pas que j'obtienne congé de l'empe-

reur, que je me fasse délivrer un passe-port?

« — Tout est prévu, répliqua M. de Z*** en me présentant un papier signé du ministre de la guerre, voici les pièces nécessaires; vous devez être bien et dûment marié avant la campagne qui se prépare, et cette campagne est plus prochaine peut-être qu'on ne le pense. L'empereur m'a chargé de vous transmettre l'ordre de prendre la poste sur-le-champ, et il tient particulièrement à ce que toutes ses prescriptions à votre égard soient remplies.

« Malgré ma soumission absolue aux volontés de mon illustre bienfaiteur, j'avais bien des objections à présenter contre ce voyage subit, bien des explications à demander; mais je n'en eus pas le temps. On vint avertir le ministre qu'il était attendu au conseil. Il s'empressa de me serrer la main; il me répéta encore que toute résistance de ma part pourrait avoir des conséquences fâcheuses, et il me quitta brusquement.

« Ce fut alors que je vous invitai à m'accompagner, mon cher Ravaud. Je me sentais incapable d'entreprendre seul un voyage qui devait me rappeler tant d'émotions douloureuses; je me défiais de ma faiblesse; je voulais avoir près de moi un ami éprouvé pour me soutenir au besoin. Vous étiez alors en congé; sitôt que je vous ai eu fait entendre que votre présence me serait agréable, vous vous êtes décidé à me suivre, sans demander d'explications. Le lendemain de ma conversation avec le ministre, nous étions en tête-à-tête dans cette voiture, comme nous y sommes maintenant. »

Ravaud avait écouté ces explications avec une grande attention, lissant sa moustache ou se grattant l'oreille à certains passages. Cependant l'honnête militaire avait pris les choses au pied de la lettre et n'était aucunement frappé des particularités passablement mystérieuses de ce récit.

— Ma foi, colonel, dit-il après un moment

de réflexion, il n'y a pas là de quoi se tourmenter beaucoup... L'empereur veut vous marier avec une jolie fille pourvue d'une grosse dot, il faut le laisser faire; il veut encore que vous lui ameniez votre vieux noble de parent (quelque ancien marquis à culotte brodée et à ailes de pigeon, j'imagine!) je n'y vois pas de mal, si toutefois vous parvenez à mettre la main sur l'oiseau. Seul, je ne trouverai pas mon compte à cet arrangement, et décidement il ne me reste qu'à m'enterrer ici avec une femme, des enfants et des lapins...

— Et pourquoi cela, mon bon Ravaud?

— Pourquoi? répliqua le capitaine d'une voix altérée, en serrant vigoureusement la main de Verneuil, parce que la différence des grades nous avait déjà bien assez éloignés l'un de l'autre. Armand, quand une fois vous aurez épousé une demoiselle de haut parage, quand vous serez baron et entouré de vos parents les aristocrates, vous ne

pourrez plus avouer pour ami un troupier sans-culotte comme moi, qui jure, qui sacre sans cesse à se démonter la mâchoire, un butor destiné à vivre avec des butors comme lui... Aussi, je vous le répète, je me fais paysan, je donne ma démission... j'aime mieux ça!

Et une larme brilla sur la joue bronzée du militaire.

Armand lui rendit chaleureusement sa pression de main.

— Me jugez-vous si mal, Ravaud? reprit-il avec cordialité; ce mariage que je n'ai pas souhaité, et qui peut-être contribuera à augmenter mes chagrins secrets, pourrait-il aussi m'obliger à sacrifier une amitié longue et éprouvée comme la vôtre? Je ne sais ce qu'il aviendra de tous ces plans; mais souvenez-vous que, dussé-je épouser une duchesse, mon vieux compagnon d'armes aura toujours sa place à mon foyer et dans mon cœur.

— Ah! que c'est bien dit! s'écria Ravaud transporté; je vous remercie, Armand. Oui; oui, vous êtes un brave garçon, et vous m'ôtez de l'estomac un poids de cinq cents livres!.. Mais il n'importe; je sais ce qui me reste à faire. C'est assez : *motus.* Ah! çà! ajouta-t-il d'un ton plus calme en s'essuyant les yeux, comment comptez-vous vous procurer des renseignements positifs sur ce comte de Rancey?

— On m'a assuré que tout le monde, à Rosenthal, pourrait m'indiquer sa demeure... Rendons-nous donc à la principale auberge, et là sans doute on nous renseignera.

Ils entraient en ce moment dans le village, et les habitants, attirés par les claquements de fouet du postillon, accouraient sur les portes pour voir une chaise de poste, spectacle nouveau alors dans cette partie de la Suisse. En passant devant l'ancienne demeure du pasteur, Ravaud remarqua que la maison

avait été rebâtie à neuf; mais des visages inconnus se montraient seuls sur les galeries. Le cœur du pauvre capitaine se serra.

— Je ne vois pas Claudine, murmura-t-il en proie à de sombres pressentiments.

Pendant ce temps, le colonel observait, dans le petit cimetière que longeait la voiture, un somptueux monument de marbre fort remarquable au milieu des humbles croix de bois dont le sol était parsemé.

— Pauvre Lysandre! dit-il en levant les yeux au ciel.

Mais la chaise de poste passa comme la foudre. Au bout de quelques minutes, elle s'arrêta devant une grande et belle auberge, située au centre du village, à l'enseigne des *Trois Cigognes*. L'hôte et sa femme, petite mère rondelette qui portait sur ses bras un enfant encore au berceau, tandis que trois autres plus âgés la tiraillaient par son tablier, étaient accourus au bruit pour recevoir ces opulents voyageurs. Des oisifs, des curieux

et grand nombre de marmots se pressaient déjà autour d'eux.

Ce fut au milieu de ce concours universel des habitants de Rosenthal que le colonel et Ravaud mirent pied à terre. L'hôte, gros homme rouge, au nez camard, et qui exhalait une forte odeur d'aigre, car il cumulait les fonctions de marchand de fromage avec celle d'aubergiste, ôta gauchement son bonnet pendant que sa femme faisait une humble révérence. Au moment où les arrivants, pour se soustraire à cette curiosité importune, entraient dans la maison, Ravaud se trouva face à face avec la féconde hôtesse. A peine l'eût-il envisagée qu'il pâlit, chancela, et s'écria avec un accent d'anxiété :

— De par tous les diables! c'est... ce ne peut être qu'une sœur ou une parente de ma chère Claudine Penhofer!

III

L'auberge.

Le colonel Verneuil ne remarqua pas l'émotion de son compagnon, car lui-même était fort agité, et il s'empressa de demander une chambre. L'aubergiste le conduisit à la chambre d'honneur, située au premier étage de l'hôtel, pendant que Ravaud se glissait furtivement vers une sombre pièce du rez-

de-chaussée, où il venait de voir entrer la maîtresse du logis.

— Mon ami, demanda Armand en se jetant dans un fauteuil, êtes-vous établi dans ce village depuis longtemps?

— Depuis cinq ans environ, répliqua l'hôte au nez camard en baragouinant le français; oui, je me suis marié moins d'une année après le sanglant combat où Rosenthal fut presque abîmé par les Français!...

— Vos amis les Allemands eurent bien quelque part à ce désastre, répliqua le colonel avec un léger sourire; mais s'il en est ainsi, vous devez connaître les principaux habitants du pays?

— Tous, monsieur, répliqua l'hôte en se rengorgeant; tous, grands et petits, à plusieurs milles à la ronde... Les voyageurs les plus huppés viennent loger chez moi, et les gros bourgeois se réunissent souvent ici pour tâter de mes vins de France. De plus, je fais le commerce des fromages du pays, et je suis

en relation d'affaires avec tous les propriétaires, les fermiers et même toutes les ménagères du voisinage.

— Alors vous connaissez nécessairement le comte de Rancey, ou du moins vous avez entendu parler de lui?

— Si je connais le comte de Rancey? Oui, oui, monsieur; un vieux et respectable seigneur qui habite à un quart d'heure de marche de Rosenthal, et qui est, dit-on, assez riche pour acheter tout le canton... Oui, je le connais, et non-seulement lui, mais encore le vicomte de Rancey son fils, et la vicomtesse sa belle-fille, et aussi le petit M. Charles, le plus aimable enfant du monde... C'est une belle famille, monsieur, et qui fait du bien autour d'elle. Le comte a traversé le village, il y a deux jours, en revenant de France, même qu'il avait dans sa voiture une dame voilée dont la présence a fort intrigué les curieux du village.

— Il arrive de France, dites-vous, reprit

Verneuil surpris en songeant aux difficultés qu'il avait éprouvées à Paris pour découvrir ce parent qui se trouvait alors si près de lui ; il ne réside donc pas habituellement parmi vous?

— Il y a sa demeure, monsieur ; mais je dois convenir que lui et les personnes de sa famille se mettent assez souvent en voyage... Dame! écoutez donc : on dit que ce sont des émigrés, et ils sont enchantés d'aller, par intervalles, respirer un peu d'air natal de l'autre côté des montagnes.

— Depuis combien de temps habitent-ils près de Rosenthal ?

— Je ne saurais vous répondre au juste, monsieur ; ils y étaient déjà quand j'entrai moi-même en ménage. Je me souviens seulement qu'on a fait des contes assez absurdes sur la manière dont ils se sont établis ici ; mais nos bonnes gens voient du merveilleux partout.

Le colonel ne jugea pas à propos de pousser

l'aubergiste pour avoir un échantillon des fables populaires qui avaient cours au sujet de son parent. Il se leva brusquement.

— Il suffit, mon ami, lui dit-il; maintenant pourriez-vous me fournir quelqu'un pour me conduire sur-le-champ à l'habitation du comte de Rancey?

— Rien de plus facile, monsieur; je vais prévenir Fritz, notre premier garçon; le temps de passer son habit des dimanches, et il sera à vos ordres.

— C'est bien, allez vite.

L'aubergiste s'éloignait déjà après s'être incliné jusqu'à terre; Armand le rappela.

— Un moment, dit-il; il est d'autres personnes à Rosenthal dont le sort m'intéresse, et dont je serais heureux d'avoir des nouvelles. Le vénérable pasteur Penhofer existe-t-il encore?

— Quoi! vous avez connu M. Penhofer? demanda l'aubergiste avec étonnement; alors vous apprendrez avec chagrin que le

pauvre vieillard est mort depuis trois ans.

— C'était un digne et excellent homme, répliqua le colonel tristement, et je n'oublierai jamais les services qu'il m'a rendus, les consolations qu'il m'a données dans des circonstances terribles... Mais sa fille, la jolie Claudine, qu'est-elle devenue?

— Quoi! vous avez aussi connu Claudine? s'écria l'hôte en reculant d'un pas; comment cela se fait-il? Je n'avais jamais entendu parler...

— Qu'y a-t-il de surprenant en cela? demanda le colonel qui ne put s'empêcher de sourire de la mine effarée de son interlocuteur.

— Monsieur, balbutia l'aubergiste, vous ne savez donc pas que Claudine, la fille du pasteur...

En ce moment, un effroyable vacarme, parti du rez-de-chaussée de l'auberge, interrompit la conversation. C'était un mélange discordant de voix d'hommes et de femmes,

des criailleries d'enfants, un cliquetis de casseroles et de chaudrons, roulant sur les dalles. L'aubergiste prêta l'oreille avec inquiétude.

— Que se passe-t-il donc en bas? dit-il; excusez-moi, monsieur, il faut que j'aille voir ce qui est arrivé.

Mais avant qu'il eût gagné la porte, le bruit retentit sur l'escalier même, et quelqu'un monta d'un pas précipité en jurant et en maugréant d'une façon formidable. Ravaud, tout débraillé, les yeux en feu, la bouche écumante, entra dans la chambre sans voir l'aubergiste, qui restait immobile et glacé d'effroi à l'écart.

— Ah! mon ami, quelle honte, quelle infamie! s'écria Ravaud hors de lui : ce n'était ni sa sœur ni sa parente; c'était elle-même, l'ingrate! la sotte! la perfide! Je ne voulais pas le croire d'abord, mais elle a tout avoué! Oh! pourquoi ne l'ai-je pas tuée après un pareil aveu?

— Mais de quoi s'agit-il, Ravaud? demanda Verneuil ; d'où vous vient cette colère? De qui parlez-vous?

— Parbleu! je parle de Claudine, de Claudine Penhofer, de l'abominable Claudine!

— Qu'a donc fait cette pauvre fille pour mériter de semblables injures?

— Ce qu'elle a fait! Ne le devinez-vous pas? Elle s'est parjurée, elle ne m'a pas attendu... Peu de mois après mon départ, elle a donné ma place à un autre... Tout à l'heure elle a eu le front de me soutenir en face qu'elle ne m'avait rien promis; que nous ne nous étions pas compris dans notre dernière explication, attendu que je ne savais pas l'allemand, et qu'elle savait fort mal le français; comme si je n'avais pas employé des arguments que l'esprit le plus obtus pouvait comprendre, la menteuse! Enfin, Armand, elle a épousé un grand benêt, dont elle a déjà quatre enfants, et un cinquième tout prêt à venir... Si ce n'est pas honteux!... Oui, mon

ami, continua Ravaud en s'attendrissant, elle a réalisé mes plans de bonheur, mais avec un autre ; les enfants, les lapins, le fromage, tout y est... Aussi j'ai fait un carillon sur les meubles là-bas, et maintenant il faut que j'étrangle le butor qui m'a soufflé Claudine. Oui, triple tonnerre! il faut que je l'extermine, que je l'écrase, que je le broie sous mes pieds!...

Le pauvre aubergiste entendait tout cela, et se renfonçait dans son coin n'osant souffler. Ravaud, en allant et venant avec une irritation extrême, aperçut enfin le malencontreux époux de Claudine. Il s'élança vers lui le bras levé.

— Ravaud! s'écria le colonel en le retenant, est-ce là la conduite d'un homme d'honneur, d'un militaire?

L'influence puissante d'Armand sur le capitaine ne manqua pas son effet encore cette fois. Ravaud parvint à se modérer, et baissa la main.

— C'est juste, colonel, reprit-il ; on sera sage ; vous allez voir... Comment vous appelez-vous? demanda-t-il à l'aubergiste.

— Sigismond Wolf, répliqua le malheureux tout tremblant.

— Eh bien! M. Sigismond Wolf, vous m'avez insulté, et vous me devez une réparation... Demain matin, je vous attendrai avec un ami derrière le mur du cimetière de Rosenthal ; je vous laisse le choix des armes!

Ces paroles furent prononcées d'un ton majestueux qui annonçait, de la part de Ravaud, le sentiment d'une grande magnanimité. L'aubergiste, un peu rassuré par cette apparence de modération, répondit d'un ton tragi-comique :

— Eh! comment vous aurais-je insulté, monsieur? Est-ce en épousant ma femme, et en la rendant mère de beaucoup d'enfants?

— Tais-toi, ne parle pas de cela, tonnerre et diable! s'écria l'officier un peu déconcerté

par la naïveté de cette question. Enfin, vous m'avez entendu ? A demain matin !

— Je ne peux pas me battre : je suis père de famille.

— Raison de plus ; vous devez l'exemple du courage à vos enfants.

— Je suis bourgeois de Zurich ; j'invoquerai la protection des lois de la confédération.

— Et moi, j'aurai l'honneur de casser les reins à M. le bourgeois de Zurich, je jetterai par la fenêtre ce qui lui reste de meubles, et je mettrai le feu à sa bicoque.

— Oh ! pour le coup c'est trop fort ! s'écria Wolf poussé à bout ; eh bien ! puisqu'il le faut je me battrai... J'ai été vivandier dans les Suisses de l'ancienne garde royale, et l'on verra si je manque de courage, *saperment ! terteifle !*

Sans doute, le poltron révolté espérait bien en montrant tant d'assurance, trouver jusqu'au lendemain quelque expédient pour faire manquer la rencontre. Mais sa fanfaron-

nade eut un résultat inattendu. Claudine, qui était aux écoutes sur l'escalier, entra tout à coup traînant par la main sa ribambelle de marmots qui piaillaient et pleuraient à rendre sourds tous les assistants. Elle vint se jeter aux pieds du colonel en s'écriant d'un ton lamentable :

— Ah ! meinherr Ferneuil, ayez bitié de nous... saufez-nous de ce fou sanguinaire qui feut me rentre feufe et rendre mes bedits orphelins... Sur ma voi de grétienne, che ne lui ai rien bromis... ché ne safais bas barler le vrançais comme auchourd'hui, guand il me fit ses pelles brobositions, il y a zix ans. Che n'ai bas bu lui tire gue che l'adendrais buisque che ne l'aimais bas ; si c'eût été fous, che ne tis pas non, barce que vous étiez pon, vous... Mais lui, je le troufais prusque et laid... Défentez-nous donc gontre ce méjant homme, qui feut duer mon bauvre mari !

En même temps elle embrassait les mains

du colonel, et les enfants continuaient leurs discordantes clameurs.

Armand était fort impatienté de cette scène ridicule qui retardait l'exécution de ses projets. Cependant il releva Claudine avec bonté et l'assura en souriant qu'à sa considération, Ravaud ne pousserait pas les choses à une extrémité fâcheuse.

— Ne demandez pas cela, Verneuil ! s'écria son ami avec emportement ; on verra si l'on se sera moqué impunément d'un vieux soldat de la république. J'aurai la vie de ce vilain marchand de fromage, ou il aura la mienne !

— Il feut duer mon pien-aimé Sigismond ! s'écria madame Wolf en fondant en larmes.

— Il feut duer notre baba ! répétèrent les bambins en redoublant leurs cris.

Tout à coup le terrible Ravaud partit d'un grand éclat de rire. Sa fureur ne tint pas contre cette scène d'un pathétique si ridicule. Claudine, avec sa taille déformée, son costume peu coquet, et ses traits fatigués, ne

ressemblait plus à la belle et grande blonde, si fraîche et si leste d'autrefois. Le reste de la famille, les enfants barbouillés et pleurards, le père avec sa figure ignoble, ses manières communes et sa lâcheté, étaient plus dignes d'exciter la moquerie que la colère.

— Parbleu ! s'écria l'amant éconduit, j'étais bien fou de me monter la tête ! Voilà donc ce que je serais devenu si j'étais entré en ménage !... La jolie existence que j'eusse menée là, moi, un des crânes de l'armée d'Italie ; pouah !

Puis se tournant vers Claudine :

— Allons, ma chère, reprit-il avec gravité, le capitaine Ravaud ne fera ni des veuves ni des orphelins à l'auberge des *Trois Cigognes*... Continuez à croître et à multiplier, vous avez ma permission pour cela... D'ailleurs les reproches sont inutiles ; en comparant votre mari à moi, vous devez être assez punie de votre précipitation.

Le brave capitaine lissa sa moustache

et posa galamment le poing sur sa hanche, tandis que la femme et les enfants mangeaient de caresses le malencontreux chef de famille, échappé à un danger si imminent.

Enfin Claudine se dégagea de ces embrassements, et s'approcha timidement du colonel.

— Merci, mon pon mein herr Ferneuil, reprit-elle d'un ton où perçait une ancienne tendresse, fous êtes notre saufeur... Sans fous, il serait beud-être arrivé ici de crans malheurs. Ah! mon bauvre bère et moi, nous fous avions pien jugé dès le premier jour de votre arrivée à Rosenthal, et si fous afiez foulu...

— Excusez-moi, ma chère madame Wolf, interrompit Armand qui ne pouvait plus modérer son impatience, nous causerons bientôt plus à loisir de nos souvenirs de jeunesse. Nous parlerons de votre digne père, et vous me conterez l'histoire de votre mariage. Pour le moment, de graves intérêts exigent toute mon attention... Je vous avais

demandé, monsieur, continua-t-il en s'adressant à l'aubergiste à peine remis de sa dernière alerte, un guide pour me conduire à l'habitation du comte de Rancey.

— Le gomde te Ranzey! répéta Claudine. Que ne le disiez-fous, mon pon mein herr te Ferneuil? L'intendant tu gomde est en pas, tans la salle passe, attendant que fous puissiez le recevoir.

— Serait-il possible? Et c'est moi qu'il demande? Comment mon parent a-t-il pu connaître sitôt mon arrivée à Rosenthal?... Mais faites monter cet homme, madame, faites-le monter sur-le-champ.

— C'est que, reprit Claudine en souriant finement, cet intendant n'est beud-être pas tout à vait inconnu pour fous...

— Assez, Claudine, au nom de Dieu! interrompit le colonel, faites monter de suite l'intendant du comte de Rancey.

Ce ton sévère imposa à tout le monde. La famille Wolf se retira en silence. Ravaud

lui-même fit quelques pas vers la porte d'un air honteux et contrit, comme s'il eût craint que son ami ne lui adressât des reproches sur son ridicule emportement. Mais le colonel n'y pensait déjà plus.

— Restez, Ravaud, lui dit-il avec bienveillance, rien ne vous oblige à me quitter; je n'ai pas de secrets pour vous.

En ce moment un homme entra, conduit par Claudine qui se retira aussitôt. A son air modeste, à ses traits placides, à son costume propre et soigné, Armand reconnut du premier coup d'œil M. Guillaume, le gardien du Val-Perdu, l'ami et le confident de Philémon.

Il se leva brusquement et poussa un cri de surprise, pâlissant et rougissant tour à tour. M. Guillaume, au contraire, s'avança vers lui d'un pas égal, s'inclina fort bas, et attendit en silence qu'on lui adressât la parole.

Le colonel parvint enfin à dominer son émotion.

— Vous ! dit-il d'une voix altérée ; c'est vous qui êtes aujourd'hui l'intendant de M. de Rancey ?

Guillaume fit un signe d'assentiment.

— Tiens ! s'écria étourdiment Ravaud, c'est mon ancienne connaissance, le solitaire du Val-Perdu ! Eh ! eh ! nous avons eu plus d'une prise de bec ensemble à propos d'un certain capitaine qu'il avait escamoté et qu'il ne voulait pas rendre.

— J'espère, dit Guillaume avec un sourire respectueux, que M. le chevalier de Verneuil m'aura pardonné la manière un peu brutale dont j'ai été obligé d'user avec lui la dernière fois que nous nous sommes vus ?

— J'avais mérité ce traitement rigoureux, répliqua le colonel, et les malheurs épouvantables qui suivirent mon départ prouvèrent assez combien j'étais coupable. Mais, de grâce, M. Guillaume, continua-t-il en se rapprochant de lui et en baissant la voix, donnez-moi des nouvelles de ce pauvre vieil-

lard dont j'ai si mal reconnu l'hospitalité. Existe-t-il encore? Estelle et Némorin, ses chers enfants, sont-ils près de lui pour adoucir les chagrins de ses derniers jours?

— Ils existent, monsieur. Mais, vous le savez peut-être, il est des chagrins qui défient toute consolation.

— Je le sais, Guillaume, je ne le sais que trop, répliqua Armand d'un ton douloureux. Eh bien, si malheureuses que soient les victimes de mes imprudences passés, elles souffrent certainement moins que moi; elles n'éprouvent que des regrets, et moi je ressens des remords... des remords poignants qui ne me laissent de repos ni le jour ni la nuit.

Il s'arrêta suffoqué par les sanglots; Guillaume leva les yeux au ciel.

— M. Guillaume, reprit le colonel après une pause, nous reviendrons sur ce sujet, qui touche aux sentiments les plus vivaces de mon cœur; mais je ne dois pas tarder

davantage à m'informer de mon parent de Rancey : êtes-vous vraiment chargé de quelque message pour moi ?

— En effet, M. le chevalier, ces cruels souvenirs m'avaient fait oublier pourquoi je suis venu. M. le comte et ses enfants, c'est-à-dire le vicomte et la vicomtesse de Rancey, ayant appris, par une lettre arrivée de Paris ce matin même, que leur honorable parent serait probablement aujourd'hui à Rosenthal, le prient de considérer leur maison comme la sienne pendant tout le temps qu'il jugera à propos de rester dans ce pays ; je suis chargé de l'inviter à m'accompagner sur-le-champ à l'habitation du comte, où il est attendu.

Armand réfléchit quelques secondes.

C'est là, reprit-il enfin, une attention pleine de grâce, à laquelle je ne saurais me refuser ; ma famille ne m'a pas habitué à tant de courtoisies... Je vais donc vous accompagner, M. Guillaume ; mais je ne suis pas

seul ici, et sans doute l'invitation de M. de Rancey ne concerne que moi...

— Il est vrai, l'habitation du comte est si étroite...

— Je me contenterai donc d'amener mon valet de chambre qui portera mes effets... Excusez-moi, Ravaud, continua-t-il en s'adressant au capitaine; vous voyez dans quel embarras je me trouve. Vous resterez ici, mais j'entends que vous vous traitiez le mieux possible...

— Ne vous inquiétez pas de moi, mon cher Armand, répliqua le capitaine; franchement je ne suis pas fait pour frayer avec des comtes et des vicomtes; je me trouverais fort mal à l'aise en pareille compagnie... Au bout d'une demi-heure les jurons qui me viennent sans cesse à la bouche, et qu'il faudrait ravaler, m'auraient infailliblement étranglé.

— Alors tout est pour le mieux. Mais surtout pas de nouvelle querelle avec les mai-

tres de cette auberge, Ravaud ; vous m'entendez ? Pas de nouveau scandale ; je vous demande ceci, au nom de notre vieille amitié.

— Bon ! bon ! Verneuil, ne craignez rien de pareil. Je vous promets d'être, dès ce soir, dans les meilleurs termes avec toute la famille Wolf, y compris le mari et le dernier marmot... Ah çà ! continua-t-il gaiement en baissant la voix, il me semble que l'affaire ne s'engage pas trop mal pour vous ? Voilà déjà votre vieux noble qui s'humanise, et le mariage est en bon train... A la bonne heure donc ! Quoique je n'épouse pas, je ne veux pas en dégoûter des autres.

Il soupira comme s'il allait avoir une rechute ; puis il serra la main du colonel, et tandis que celui-ci sortait avec M. Guillaume, on l'entendit demander gaillardement, du haut de l'escalier, une pipe et une bouteille de vin du Rhin.

IV

Révélations.

Armand de Verneuil et son guide suivirent la grande rue du village dans la direction des hauteurs où six ans auparavant la 62e avait battu si glorieusement une division ennemie. Quand on eut dépassé les dernières maisons, Guillaume indiqua de la main une route large et commode, qui s'enfonçait au milieu des rochers ; Verneuil le regarda d'un air presque épouvanté.

— Mais c'est le chemin du Val-Perdu? dit-il.

— C'est vrai, répliqua doucement Guillaume.

Et il continua d'avancer.

La route élargie et parfaitement entretenue semblait fréquentée par des voitures; les ronces et les pierres qui l'encombraient autrefois avaient disparu. On eût dit de l'avenue d'un château seigneurial ou même d'une opulente bourgade. Armand, tout effaré, tournait la tête à droite et à gauche avec anxiété.

— Où me conduisez-vous donc? balbutia-t-il enfin.

— Je pensais que M. le chevalier l'avait deviné, répliqua Guillaume; nous allons au Val-Perdu.

— Chez Philémon?

— Chez M. de Rancey.

— Quoi! M. de Rancey demeure-t-il...?

Guillaume sourit mystérieusement.

— M. le chevalier, reprit-il, je puis avouer

maintenant ce qu'il m'était défendu de vous révéler devant des témoins... Le personnage que vous connaissez sous le nom de Philémon n'est autre que votre parent, le comte de Rancey.

Armand pâlit.

— Serait-il vrai? murmura-t-il. Comment ce secret aurait-il été si bien gardé jusqu'ici? Comment mon parent se serait-il ainsi caché de moi, dont il avait comblé l'enfance de bienfaits?

— Souvenez-vous, dit Guillaume, dans quelles circonstances vous fûtes admis au Val-Perdu... Ce fut seulement quand vous eûtes prononcé votre nom devant moi que je me décidai à vous sauver en vous introduisant dans la retraite de Philémon. Je ne vous le cache pas, je reçus d'abord des reproches sévères ; votre parent vous affectionnait véritablement, mais il connaissait de longue main votre légèreté ; il tremblait que vous ne jetassiez du trouble parmi ces enfants

innocents, élevés dans la haine du monde et dans l'ignorance de la société... Vous n'avez que trop justifié ses craintes; votre séjour au Val-Perdu a été la ruine de ses espérances et le signal des plus terribles catastrophes.

— C'est vrai, mon Dieu! c'est vrai! Ainsi donc cet infortuné Lysandre, dont j'ai recueilli le dernier soupir, était...

— Votre cousin au second degré, M. le chevalier; et, si vous vous approchiez de ce tombeau de marbre que nous voyons d'ici, dans le cimetière de Rosenthal, vous pourriez lire pour épitaphe : *Ci-gît Charles-Antoine, vicomte de Rancey.*

— Et... et... cette malheureuse jeune fille, balbutia Armand avec effort, cette belle et touchante Galatée.

— C'était la pupille du comte de Rancey, répliqua Guillaume laconiquement.

Ils firent encore quelques pas en silence. Tout à coup Verneuil s'arrêta.

— Je n'irai pas plus loin, dit-il avec réso-

lution en s'essuyant les yeux ; je manquerais de courage pour affronter les reproches de ce malheureux père... Retournez près de lui, mon cher Guillaume, et dites-lui que, pénétré du sentiment de mes fautes, j'ai compris combien ma présence pourrait lui être pénible... Je vais descendre à Rosenthal et reprendre sans retard la route de France.

— Y songez-vous, M. le chevalier? Et la mission que vous êtes venu remplir ici sur l'ordre de l'empereur?

— Quoi! connait-on aussi cette circonstance au Val-Perdu? demanda le colonel au comble de l'étonnement.

— M. le comte est bien servi par ses agents de France, répliqua l'intendant avec quelque embarras; d'ailleurs, lui-même est arrivé récemment de Paris, et il a pu entendre dire...

— Enfin, peu importe comment cette nouvelle est parvenue jusqu'à lui... Toujours est-il qu'aucune considération d'intérêt per-

sonnel ne me décidera à tenter une démarche qui serait presque une insulte pour mon parent, même la crainte de déplaire au plus puissant souverain du monde... Non, continua-t-il avec égarement, je ne reverrai pas les lieux jadis si paisibles où j'ai porté le deuil ; je craindrais que les rochers du Val-Perdu ne croulassent sur ma tête.

Guillaume conservait son attitude modeste et sereine.

— M. le chevalier, reprit-il humblement, s'exagère ses propres torts, ou, tout au moins, il se trompe sur les dispositions du comte de Rancey à son égard. Si en effet mon maître avait contre vous la colère que vous lui supposez, vous eût-il prié, par ma bouche, d'accepter dans sa maison une cordiale hospitalité?

— Vous avez raison, Guillaume ; et pourtant M. de Rancey me reproche certainement au fond du cœur d'avoir été cause de la mort de son fils aîné?

— Il ne saurait être injuste à ce point, car il sait aujourd'hui que ce malheureux jeune homme était allé lui-même au-devant de sa destinée. Ce n'était pas vous qui aviez donné à Lysandre ces fatales connaissances qui avaient exalté sa jeune imagination ; ce n'était pas vous qui aviez tracé dans des rocs, réputés inaccessibles, ce sentier inconnu par lequel il s'est échappé.... Le comte a bien réfléchi à ces funestes circonstances, et il en a conclu que, sans vous, son fils n'eût pas moins couru tôt ou tard à sa perte. D'ailleurs, on n'ignore pas les événements de la terrible bataille qui a eu lieu sur le terrain où nous sommes ; on sait comment vous emportâtes, au milieu d'une épouvantable mêlée, le pauvre Lysandre blessé et mourant.... La dernière main qu'il a pressée a été la vôtre ; la première larme répandue sur lui est tombée de vos yeux.

Guillaume lui-même, en rappelant ces tristes souvenirs, était vivement ému.

— Je n'ai fait que mon devoir envers ce généreux enfant, répliqua Verneuil d'un ton sombre. Je n'ai fait que lui rendre dévouement pour dévouement... Ah ! si j'avais pu donner ma vie en échange de la sienne, de quel lourd fardeau je serais délivré aujourd'hui !... Mais si le comte sait vraiment combien j'avais été impuissant à empêcher la rébellion de son fils, mes torts envers Galatée doivent lui paraître tout à fait inexcusables.

— En effet, M. le chevalier, votre conduite cette fois a été cruelle et odieuse... Tromper une naïve créature qui n'était pas en garde contre vos séductions mondaines, c'était mal, bien mal !... Cependant il est à considérer que votre abandon ne fut pas volontaire, que toutes vos propositions de réparation avaient été rejetées, et qu'enfin un excès de sévérité poussa seul la pauvre petite à d'affreuses extrémités...

Le colonel prit à la fois dans les siennes

les deux mains de l'intendant, et les serra avec transport.

— M. Guillaume, dit-il, vous êtes un digne homme; vous êtes moins sévère pour moi que ma propre conscience; votre indulgence adoucit, sans les éteindre, mes remords secrets... Ah! si je pouvais croire que Philémon, je veux dire mon parent M. de Rancey, me juge de même!...

— Comme j'ai déjà eu l'honneur de l'assurer à M. le chevalier, se sont là exactement les sentiments du comte. En dépit de son humeur sombre et souvent bizarre, il est plein de bonté; et, s'il faut l'avouer, je soupçonne qu'il s'accuse lui-même d'avoir été la cause première du malheur de ces deux pauvres enfants en les séquestrant du monde et en leur interdisant des prérogatives qui sont comme de droit naturel.

— S'il en est ainsi, reprit le colonel après une pause, je n'hésiterai pas davantage à accepter l'invitation de M. de Rancey et à

tenter d'effacer l'impression défavorable qu'il a conservée de moi.... Il ne peut plus être question, ajouta-t-il comme à lui-même, des projets qui m'ont rappelé dans ce pays : une proposition que je pouvais adresser convenablement à tout autre parent serait une insulte pour Philémon, le père de Lysandre, le tuteur de Galatée... Mais partons : dût mon cœur se briser à l'aspect de ces lieux où m'attendent tant de souvenirs douloureux, je ne puis refuser de voir ce vieillard infortuné!

Ils se mirent en marche de nouveau. Bientôt le colonel se tourna vers son guide et lui dit d'un air pensif :

— Loin de moi, M. Guillaume, la pensée de surprendre les secrets de M. de Rancey ; néanmoins, au moment de revoir une personne connue de moi sous de si étranges rapports, la curiosité est bien légitime. Si donc votre fidélité envers votre maître ne vous interdisait pas de me donner sur son

caractère et sur les événements de sa vie quelques détails sommaires...

— Les raisons que j'avais autrefois de me taire n'existent plus aujourd'hui, répliqua Guillaume; M. le comte ne craint plus que l'on cherche à traverser des plans auxquels il a renoncé pour sa famille et pour lui; je puis donc vous fournir sur le Val-Perdu et sur ses habitants tous les éclaircissements que vous désirez, sauf toutefois...

Guillaume s'interrompit et se mordit les lèvres.

— Eh bien? demanda le colonel.

— Sauf certaines choses qui n'auraient aucun intérêt pour vous, répliqua Guillaume en saluant.

Il reprit :

— Parmi le petit nombre de personnes qui ont vu de près le comte de Rancey, il en est qui, s'arrêtant à la surface, sont allées jusqu'à taxer mon noble maître de folie; ce n'est pourtant en réalité qu'un esprit fier,

aventureux, dont l'ardente imagination excède toujours les limites du possible, qui, en haine des abus, dédaigne les routes ordinaires, et aspire incessamment vers l'inconnu. Sa jeunesse s'est passée à Paris, au milieu de ce chaos d'idées philosophiques, de théories, de systèmes qui ont agité la société française dans les cinquante dernières années. Passionné pour la vérité, jaloux de secouer, un des premiers, les préjugés et les erreurs de l'ancienne société, il étudia consciencieusement les opinions que des penseurs, si opposés quand il s'agissait de créer, si unis quand il s'agissait de détruire, émettaient en foule à cette époque. Après les avoir adoptées tour à tour, il les avait repoussées sans s'arrêter à aucune. Après s'être passionné un moment pour quelque brillante théorie dont l'auteur l'avait séduit par la magie de son style ou de sa parole, il était toujours retombé dans son doute en s'apercevant combien ces systèmes artificiels s'accommo-

daient peu à la diversité individuelle et à la condition humaine.

« A cette période de sa vie il devint sombre, misanthrope; et des chagrins personnels ne contribuèrent pas peu à augmenter cette disposition d'esprit. Sa femme, qu'il aimait à l'adoration, venait de mourir à la fleur de l'âge, en le laissant père de deux enfants, et la famille de la défunte lui avait intenté un procès injuste pour quelques vaines formalités de contrat. Le comte gagna son procès; mais les tracasseries et les chagrins que lui avait causés cette affaire aigrirent encore son humeur; il se renfermait chez lui, refusant de voir le monde, à peine accessible à ses propres enfants. Bref, dix ou douze ans environ avant la révolution, le comte de Rancey était dans cette triste impasse de l'hypocondrie, à l'extrémité de laquelle on ne trouve que le suicide ou un couvent de chartreux.

« Tout à coup il se fit un revirement dans l'esprit de mon malheureux maître. Jean-

Jacques Rousseau venait de formuler dans d'immortelles pages cette grande pensée, contestable peut-être, que le mal était l'ouvrage de l'homme, et le bien l'ouvrage de Dieu ; que l'homme souffrait uniquement parce qu'il était sorti de la voie tracée par le Créateur pour obéir à des besoins factices ; qu'en se rapprochant de la nature, il trouverait le salut. M. de Rancey se réveilla de sa torpeur à ce manifeste, où il croyait voir apparaître une vérité éternelle. Comme tant d'autres, il se passionna pour ce *naturalisme*, qui promettait à l'humanité un nouvel âge d'or. Il partagea sincèrement cette fièvre de poésie pastorale qui s'était emparée de toutes les classes de la société, depuis l'infortunée Marie-Antoinette dans sa bergerie de Trianon jusqu'au plus humble gentilhomme dans son petit manoir campagnard. On ne rêvait alors que mœurs douces, paisible existence employée dans la solitude à cultiver un champ et à garder les brebis. Un

auteur gracieux et facile, M. le chevalier de Florian, avait donné une forme ingénieuse à ces attrayantes chimères ; on s'attendrissait aux malheurs de ses bergères, à la constance de ses bergers ; on relisait avec charme ses descriptions de la Provence et de la Suisse ; on soupirait après le bonheur champêtre qu'il savait si bien peindre. M. de Rancey exagéra encore la fervente admiration de la haute société pour de pareilles idées. Jean-Jacques et M. le chevalier de Florian devinrent ses lectures favorites ; ces deux éléments de poésies frivoles et de philosophisme hardi se combinèrent dans son esprit et se complétèrent l'un par l'autre. Mais tandis que tant de personnes, en France, se contentaient de vanter la vie pastorale sans quitter leurs salons dorés, et ne gardaient les troupeaux que dans les madrigaux et les idylles, lui, toujours extrême, songeait sérieusement à appliquer les séduisantes utopies du philosophe et du poëte ; il songeait à créer une pe-

tite Arcadie à l'image de celle dont les livres lui avaient conté des merveilles. »

Le colonel de Verneuil ne pouvait dissimuler son étonnement en écoutant Guillaume ; il ne comprenait pas comment cet homme, qu'il avait considéré jusque-là comme un simple domestique, était capable de lui exposer en termes choisis la vie morale de M. de Rancey, et d'apprécier de si haut le milieu philosophique dont son parent avait subi l'influence. Guillaume devina sa pensée.

— Que M. le chevalier, reprit-il en souriant, ne soit pas surpris de m'entendre m'exprimer avec quelque assurance sur ces sortes de matières... Grâce aux bienfaits du père de M. le comte, j'ai reçu de l'éducation, et ma jeunesse a été studieuse. J'étais secrétaire de M. de Rancey avant de devenir son intendant. D'ailleurs, j'ai entendu si souvent mon maître lui-même exposer comment il s'était décidé à fuir le monde et à s'ensevelir dans un désert, qu'il ne m'est pas difficile

de reproduire ses impressions avec exactitude... Je poursuis.

« Son plan une fois conçu, M. le comte ne tarda pas à le mettre à exécution. Nous partîmes pour la Suisse, et le hasard nous conduisit au Val-Perdu, qui n'était pas alors inabordable comme il le devint depuis. Ce charmant vallon lui parut parfaitement approprié à l'usage auquel il le destinait. Il en fit l'acquisition sous mon nom, mais il retourna en France afin de mettre ordre à ses affaires, et il me laissa ici avec les instructions les plus détaillées pour exécuter les travaux d'embellissement.

« Ils commencèrent aussitôt, et comme l'argent ne manquait pas, en très-peu de temps j'eus créé au Val-Perdu la plupart des merveilles que vous avez tant admirées. Mais d'après les recommandations expresses du comte, j'avais dû prendre les plus grandes précautions pour ne pas attirer l'attention des gens du pays sur notre œuvre. Les ou-

vriers que j'employais venaient de fort loin et ne devaient avoir aucune relation avec les habitants du village voisin; les matériaux que l'on ne pouvait se procurer sur les lieux arrivaient de nuit; moi-même je rôdais sans cesse autour des travailleurs pour en écarter les curieux et donner le change à quelques observateurs opiniâtres. De la sorte, tout s'exécuta rapidement et sans éclat, comme l'avait désiré M. de Rancey, et la plupart des habitants de Rosenthal n'eurent aucune connaissance de ce qui venait de s'accomplir si près d'eux.

« Mais ce n'était pas assez encore pour rassurer l'inquiète prévoyance de mon maître; il voulait mettre entre le monde et lui une barrière infranchissable. A l'entrée du défilé, qui donnait seul accès au Val-Perdu, surplombaient d'énormes roches isolées. Les travaux intérieurs étant finis, ces roches furent secrètement minées de manière à rendre leur chute imminente; puis de grands

pieux de bois sec furent enfoncés dans la partie où elles s'inséraient au flanc de la montagne, comme cela se pratique pour les blocs de grès qui servent à faire des meules de moulin. Au premier orage, les coins de bois, gonflés par la pluie, détachèrent les rochers qui croulèrent avec un épouvantable fracas. Le défilé fut entièrement obstrué, et il ne resta plus d'autre entrée au Val-Perdu que l'entrée secrète qui vous est connue. On fut persuadé à Rosenthal que la vallée tout entière avait été abîmée pendant cette terrible tourmente envoyée par le ciel pour servir nos plans, et, comme vous pouvez le penser, je n'ai jamais contredit cette opinion.

« Ces mesures prises, j'écrivis à mon maître que tout était prêt pour le recevoir. Le comte, de son côté, avait bien employé le temps ; il avait réalisé la plupart de ses immenses propriétés et il avait placé les fonds en provenant sous mon nom et sous celui de mon frère Victorien, qui lui étions dévoués jus-

qu'à la mort. Quant à celles qui n'avaient pu être vendues, il nous les avait cédées par acte authentique, et les fermiers devaient, chaque année, nous en adresser les revenus comme aux véritables propriétaires. Ces précautions eurent le plus heureux résultat, plus tard, quand éclata la révolution. Alors que tant de fortunes territoriales passaient, à titre de biens d'émigrés, entre les mains de la nation, M. de Rancey perdait seulement des sommes modiques ou des arrérages insignifiants. Pendant bien des années, j'ai été dépositaire sans contrôle de ces importants intérêts, et, aujourd'hui encore, je gère les biens du comte avec un zèle dont ses héritiers ne se plaindront pas! »

Ici le bon Guillaume prit lentement une prise de tabac dans sa boîte de corne, et après avoir jeté un regard oblique sur le colonel en souriant, il continua :

— Ce fut par une nuit obscure que le comte de Rancey arriva à mon petit chalet,

situé, comme vous savez, hors de l'enceinte du Val-Perdu. Outre ses deux garçons, dont le plus âgé avait six ans à peine, il amenait avec lui ses deux pupilles, pauvres petites orphelines que la tendresse de leur mère mourante lui avait confiées; vous les avez connues l'une et l'autre sous le nom d'Estelle et de Galatée. Il était seul avec ces quatre enfants dans une voiture soigneusement fermée, et mon frère Victorien conduisait lui-même les chevaux depuis Zurich, afin de ne mettre aucun domestique dans la confidence. Nous transportâmes les enfants endormis à l'habitation du Val-Perdu, puis Victorien ramena la voiture à la ville, sans que personne dans les villages environnants eût remarqué l'arrivée de ces voisins mystérieux. De la sorte, le secret de mon maître fut bien gardé, et il n'était pas à craindre qu'aucun importun vînt troubler son bonheur dans la retraite charmante où il allait le cacher.

Je n'entrerai pas dans le récit de l'éducation que M. le comte donna à ces jeunes enfants et des idées qu'il chercha à leur inculquer. Je dus m'incliner devant ses lumières supérieures et sa volonté toute-puissante. Vous avez vu le résultat de cet étrange système... Je vous dirai seulement, en ce qui vous concerne, qu'en votre qualité de pupille du comte de Rancey, on eut aussi un moment la pensée de vous donner place dans la jeune colonie du Val-Perdu. Mais vous étiez d'un âge trop avancé pour oublier le monde, comme les autres enfants. D'ailleurs, élevé dans une école militaire, vous passiez pour avoir un caractère vif, résolu, parfois indocile. Ces considérations décidèrent mon maître à vous laisser à l'écart, et l'expérience a prouvé que cette exclusion était sage.

Pendant que M. Guillaume parlait, on était arrivé à la muraille de rochers qui entourait le Val-Perdu; mais à la place des

masses abruptes qui coupaient le chemin autrefois, on voyait une large grille de fer, à lances dorées, dont la porte ouverte laissait libre passage à tout venant. Derrière cette grille, à l'extrémité d'une longue avenue de jeunes arbres, s'élevait la maison occupée par Philémon et sa famille.

— Comme vous le voyez, M. le chevalier, reprit Guillaume avec sa placidité habituelle, tout est bien changé ici; aujourd'hui les enfants du village viennent jouer librement jusque dans cette enceinte autrefois impénétrable. Mais vous trouverez bientôt des changements plus étonnants encore. Ce n'est plus Philémon et son charmant essaim de bergers et de bergères qui habitent le Val-Perdu, c'est le noble comte de Rancey et sa famille.

Ils avaient franchi la grille et s'engageaient déjà dans l'avenue, quand Verneuil aperçut à quelque distance un groupe de personnes qui s'avançaient de son côté. C'était d'abord un vieillard à la contenance majestueuse,

entièrement vêtu de noir. Il appuyait sa marche un peu pesante d'un côté sur un jonc à pomme d'or, de l'autre sur le bras d'une dame vive et rieuse, mise à la dernière mode de Paris. Derrière eux marchait un jeune homme, de tournure élégante, conduisant par la main un charmant enfant d'environ cinq ans, aux cheveux longs et bouclés.

— Les voici tous qui viennent au-devant de vous, murmura Guillaume précipitamment. Eh bien, M. le chevalier, pendant que nous sommes seuls encore, permettez-moi de vous donner un avis : ne vous étonnez de rien, quoi qu'il arrive, et restez fidèle au culte de vos souvenirs... vous n'en aurez pas de regret.

Le colonel n'eut pas le temps de réfléchir sur cet avertissement énigmatique. Le jeune homme élégant dont nous avons parlé et dans lequel, malgré la différence du costume, déjà Verneuil avait reconnu Némorin,

s'élança vers lui et l'embrassa avec effusion, tandis que le petit garçon, se haussant sur ses pieds, saisissait la main du voyageur, la collait contre ses lèvres roses et disait avec gentillesse :

— Soyez le bienvenu, mon bon ami ; nous vous aimerons de tout notre cœur.

Armand rendit avec chaleur ces affectueuses caresses, puis il s'avança entre le jeune homme et l'enfant au-devant du comte de Rancey que la lenteur de sa marche avait retenu un peu en arrière. Estelle — car on a sans doute deviné quelle était la conductrice du vieillard — lui sourit amicalement ; M. de Rancey le salua d'un air de réserve et de tristesse.

— M. le comte, mon généreux parent, dit le colonel d'une voix altérée en s'inclinant profondément, ce n'est qu'en tremblant que j'ose revenir dans une maison où mon passage a été marqué autrefois par de grands malheurs... M'est-il permis d'espérer que la part

que j'ai prise à ces funestes événements n'y excitera désormais contre moi ni haine ni colère?

— Vous n'avez rien à craindre de pareil, colonel de Verneuil, répliqua M. de Rancey avec émotion ; pour entretenir contre vous ces sentiments de haine et de colère, il faudrait se souvenir des torts d'un vieillard imprudent, dont l'opiniâtreté fut la cause première de ces catastrophes... Déplorons donc les fautes passées, versons des larmes sur ceux qui ne sont plus, mais ne récriminons contre personne.

— Cette tâche me sera facile ici, dit Armand en jetant un regard douloureux autour de lui ; M. le comte, un ennemi mortel ne pourrait m'adresser de plus amers reproches que ceux de ma conscience à l'aspect de cette vallée!

Ces regrets si vifs et si vrais achevèrent de faire évanouir la réserve un peu hostile de M. de Rancey. Il tendit à son tour la main au

colonel et murmura en fixant sur lui son regard perçant :

— Vous pensez donc encore à celle que vous avez perdue?

— Elle est toujours présente à ma pensée, répliqua Armand en détournant la tête pour cacher l'excès de sa faiblesse.

Le vieillard garda le silence pendant une minute environ comme pour lui laisser le temps de se remettre. Enfin il reprit d'un ton d'urbanité parfaite :

— C'est assez nous occuper de ces pénibles souvenirs ; je ne dois pas oublier, mon cher parent, que vous venez de faire un long voyage et que vous devez avoir besoin de repos. Marchons donc, et si votre réception dans ma modeste maison est moins joyeuse qu'au temps où deux bons et gracieux enfants l'embellissaient encore, l'accueil n'en sera pas moins cordial de ma part et de la part des enfants qui me restent.

En même temps il passa son bras sous ce-

lui du colonel, et on prit à pas lents le chemin de l'habitation.

Il semblait que les assistants eussent redouté l'effet de cette première entrevue. Jusqu'à ce moment Estelle et Némorin, ou plutôt le vicomte et la vicomtesse de Rancey, avaient manifesté une sorte d'inquiétude, comme s'ils eussent craint de voir éclater brusquement quelque dissentiment entre les deux interlocuteurs. Guillaume lui-même avait attendu avec anxiété le résultat de cet entretien. Les démonstrations amicales qui le terminèrent rassurèrent tout le monde, et on parut respirer plus librement. Les deux jeunes époux se rapprochèrent de leur père, et la conversation, devenant générale, s'établit sur un ton de confiance et de douce familiarité.

Le soleil s'était couché, et la campagne prenait les teintes foncées du crépuscule. Cependant il restait encore assez de jour pour qu'Armand pût reconnaître, à droite et

à gauche de la nouvelle avenue, les sites enchanteurs qu'il avait tant admirés six ans auparavant. Il entrevoyait en passant des statues, des jets d'eau, des massifs d'arbres exotiques dont le souvenir était gravé dans sa mémoire. Une fois il aperçut, à travers un rideau de saules, un coin de ce lac si beau et si funeste où s'était précipitée la pauvre Galatée ; son cœur battit avec violence, et la voix lui manqua tout à coup. Mais on s'efforça aussitôt d'effacer cette première impression en détournant son attention. Estelle, qui avait conservé son humeur vive et mutine d'autrefois, l'accablait de questions sur Paris et la cour impériale ; le vicomte lui parlait des joyeuses parties de pêche et de chasse auxquelles il voulait le faire assister. Le vieillard seul était retombé dans une taciturnité qui semblait lui être habituelle depuis ses malheurs.

On atteignit enfin la maison, et bientôt le colonel fut introduit dans cette salle à man-

ger où se réunissait autrefois la famille de Philémon. Un souper qui ne rappelait plus en rien la table frugale des patriarches l'y attendait. Mais, malgré les instances polies de ses hôtes, il lui fut impossible de faire honneur à ces mets choisis, servis dans des plats de vermeil par des laquais aux riches livrées. En face de lui était une place vide, et à cette place il se représentait la belle et mélancolique image de Galatée... Alors sa respiration devenait pénible, ses yeux se gonflaient de larmes, et c'était à peine s'il pouvait répondre par monosyllabes aux caresses de ses hôtes.

Le vicomte et la vicomtesse, reconnaissant l'inutilité de leurs efforts, cessèrent bientôt de chercher à l'égayer. D'ailleurs, en dépit de leur innocent bavardage, ils paraissaient l'un et l'autre éprouver une gêne secrète qui nuisait à la franchise de leurs allures. Fréquemment, en parlant, ils regardaient leur père, afin sans doute de s'assurer s'ils obte-

naient son approbation. Verneuil était trop absorbé pour remarquer ces détails; mais il en résultait une sorte de malaise général qui aggravait encore ses douloureuses préoccupations.

Aussi, à l'issue du souper, s'informa-t-il si son valet de chambre était venu de Rosenthal avec ses bagages; et sur la réponse affirmative, il demanda la permission de se retirer. M. de Rancey se leva.

— Je vous ai fait préparer la chambre que vous connaissez déjà, colonel, dit-il avec une gaieté affectée, en prenant lui-même un bougeoir des mains d'un domestique; mais en raison de la manière un peu fâcheuse dont nous quittâmes autrefois cette chambre, je prétends vous y conduire moi-même... Ce sera une réparation, si vous voulez.

Armand s'inclina, et après avoir pris congé du vicomte et de la vicomtesse, il suivit le vieillard en silence.

La chambre était absolument telle qu'il

l'avait laissée : mêmes meubles, même simplicité propre et scrupuleuse.

— Mon cher chevalier, dit le comte en s'asseyant à côté d'Armand qui s'était jeté avec accablement dans un fauteuil, je ne veux pas vous retenir longtemps, lorsque vous paraissez avoir si grand besoin d'être seul. Je dois vous dire pourtant dès à présent, afin de tranquilliser votre esprit, que je connais le but de votre voyage, et que je suis tout disposé à combler vos vœux, en me conformant aux ordres de l'empereur.

Verneuil tressaillit.

— Quoi ! s'écria-t-il, vous savez... Mais c'est juste, c'est juste, reprit-il aussitôt avec un sourire forcé, je ne peux encore m'habituer à cette idée que ce qui est un grand secret à Paris soit déjà connu au Val-Perdu... Eh bien ! M. le comte, connaissant votre amour de la solitude et votre horreur pour le monde, cette complaisance de votre part m'étonne, je l'avoue. Sans doute, vous ignorez

l'étendue du sacrifice que j'avais d'abord l'intention de réclamer de mon tuteur... Mais depuis que j'ai retrouvé Philémon dans le comte de Ranccy, je ne veux plus songer aux misérables intérêts personnels qui m'ont ramené ici.

— J'y songerai donc pour vous, colonel, et si vraiment le vieux et illustre nom dont je suis l'humble dépositaire peut jeter quelque éclat sur votre union, je vous accompagnerai à Paris, je me montrerai à la cour impériale avec mon fils et ma fille... L'héritière de l'ancienne maison de Sancy est un excellent parti; j'ai connu sa famille, et je suis fier pour vous d'une pareille alliance. D'ailleurs la jeune fille, dit-on, est charmante, et peut-être l'aimez-vous déjà?...

Armand secoua la tête.

— Je ne l'ai jamais vue, murmura-t-il.

— Mais du moins, vous savez qu'elle est riche et que la faveur de l'empereur sera le prix de votre soumission... Il n'est pas sage

de regretter éternellement ses affections de jeunesse, et une femme pourvue d'autant d'avantages que mademoiselle de Sancy devra compenser aisément...

— Ah ! monsieur, interrompit Armand avec un éclat de douleur, comment pouvez-vous me parler de mon union avec une autre femme, dans cette maison qui est toute pleine de Galatée ?

Et il se cacha le visage dans ses deux mains. Le comte l'observait d'un air inquisiteur.

— C'est juste, dit-il enfin en se préparant à sortir, il faut que les premiers moments se passent ; mais vous serez déjà plus calme demain matin. Adieu donc, mon cher Verneuil ; nous reprendrons cette conversation ; en attendant, ayez courage ; tout ira bien.

Il embrassa Armand, et se retira.

Un moment après le valet de chambre vint offrir ses services, mais Verneuil le congédia définitivement, et il put s'abandonner sans contrainte à ses réflexions.

La plus grande confusion régnait dans ses idées. Les révélations s'étaient succédé si vite depuis son arrivée, il avait été emporté si brusquement par les événements, qu'il n'avait pas eu le loisir de se rendre compte de ses impressions; aussi ne pouvait-il croire encore qu'il fût réellement au Val-Perdu, que Philémon fût le comte de Rancey, son parent, le protecteur de son enfance; il ne pouvait reconnaître dans le jeune homme élégant et la jeune femme frivole, parlant sans cesse de modes et de plaisirs, le berger et la bergère qu'il avait vus si simples et si naïfs au temps de Galatée. L'aspect même de cette chambrette, où il avait songé tant de fois à ses fraîches amours avec la charmante pupille de Philémon, le mettait hors de lui. Par moments ses traits s'illuminaient de bonheur, et ses lèvres souriaient avec délices en la contemplant; puis son visage s'assombrissait tout à coup, et des sanglots s'échappaient de nouveau de sa poitrine oppressée.

Il passa ainsi plusieurs heures, qui lui semblèrent aussi courtes que des minutes. Cette agitation de l'âme s'était communiquée à l'organisation ; son sang était en ébullition, son front brûlait. Il s'approcha de la fenêtre pour respirer un peu d'air frais.

Cette fenêtre, encore encadrée de branches de vigne, était celle où il s'accoudait jadis en attendant l'heure d'aller joindre Galatée au jardin. Il retrouvait les espaliers qui lui servaient autrefois d'échelons pour sortir et rentrer pendant la nuit. Aucune modification importante n'avait été faite autour de la maison. Le jardin était toujours là, avec ses plates-bandes remplies de fleurs, avec ses boulingrins bordés d'orangers et de lauriers-roses dans leurs caisses vertes. La lune, qui se levait en ce moment, éclairait d'un reflet pâle les vitraux de la serre. Partout régnait le calme le plus profond.

Peu à peu Armand se crut revenu à l'une de ces veilles délicieuses où, caché derrière

le rideau de mousseline, sans lumière, et palpitant d'impatience, il guettait furtivement sa chère Galatée. C'étaient même calme dans l'air, même sérénité dans le ciel, mêmes émanations suaves de la campagne. Son imagination supprimait le temps et les événements passés. Armand n'avait pas quitté le Val-Perdu depuis six ans; Galatée vivait; elle était encore brillante de fraîcheur et de jeunesse; elle céderait aux instances de son amant; elle allait se glisser, toute tremblante, à pas timides, retournant la tête, au moindre bruit, vers le grand oranger. L'œil fixé sur cet arbre prédestiné, Verneuil cherchait à entrevoir une forme svelte et légère; il épiait un mouvement du feuillage, ou un pan de robe ondulant doucement à la brise nocturne.

Tout à coup il pâlit et se pencha en avant comme s'il allait tomber; sa bouche s'ouvrit pour pousser un cri; mais le son n'arriva pas jusqu'à ses lèvres. Haletant, les cheveux hé-

rissés sur la tête; il serrait convulsivement l'extrémité d'une branche de vigne qui se trouvait à portée de sa main.

C'est que l'illusion s'était faite réalité. La forme svelte et légère venait en effet de se montrer au pied de l'oranger, blanche et vaporeuse comme la sylphide des traditions allemandes; les branches parfumées se balançaient au-dessus de sa tête, et le pan de sa robe de soie chatoyait aux rayons de la lune.

Armand posa la main sur ses yeux, et les tint fermés un moment; puis il les rouvrit de nouveau; il revit l'apparition à la même place.

Le colonel de Verneuil passait pour un des plus braves soldats de cette grande armée qui comptait tant de milliers de braves; cependant son visage était baigné de sueur, et il frissonnait.

Il eut néanmoins un éclair de réflexion.

— Quoi d'étonnant, pensa-t-il, que quel-

qu'un se promène dans le jardin par cette magnifique nuit? Il n'y a là, sans doute, qu'une circonstance toute naturelle.

Alors, comme si elle eût deviné ses pensées, l'apparition sortit lentement de l'ombre épaisse que projetait l'oranger, et s'avança vers lui. C'était une femme, c'était Galatée; Galatée, telle qu'il l'avait vue autrefois, avec son petit chapeau de paille, sa tunique de satin, son écharpe bleue, ses beaux bras nus aux bracelets de corail. La lune l'éclairait tout entière, et Armand pouvait aisément reconnaître des traits si bien gravés dans sa mémoire. Elle était plus pâle et plus frêle qu'autrefois, mais son visage n'avait jamais resplendi d'une beauté plus céleste. Elle semblait affligée et levait fréquemment ses mains diaphanes d'un air de douleur.

Armand poussa un cri sourd et posa le pied sur l'appui de la fenêtre pour s'élancer dans le jardin. Mais au milieu de sa frénésie, une sorte d'instinct l'arrêta. Il recula vive-

ment, et cachant sa tête dans les couvertures de son lit, il murmura d'une voix entrecoupée :

— Il n'y a plus de doute..., je suis fou, mon Dieu ! j'ai perdu la raison.

Après avoir employé quelques instants à se remettre de son trouble et à se répéter qu'il était dupe de son imagination exaltée par la fièvre, il revint à la fenêtre.

Cette fois le fantôme avait disparu. Il attendit plus d'une heure encore sans que rien troublât le silence et l'immuabilité de la nuit.

V

L'intrus.

Aux premiers rayons du jour, Armand fut debout et il se hâta de descendre dans la cour pour échapper aux visions effrayantes qui l'avaient poursuivi toute la nuit. A cette heure matinale, les maîtres du logis semblaient encore se livrer au sommeil, et les fenêtres étaient closes. Cependant une certaine activité régnait déjà autour de la mai-

son. Un palefrenier promenait dans la grande avenue deux magnifiques chevaux de main couverts de housses écarlates; des laboureurs ou des jardiniers, leurs outils sur l'épaule, se rendaient à leurs travaux; on entendait au loin les beuglements des bestiaux qui allaient aux pâturages, sous la garde de bergers bien différents de Lysandre et de Némorin. La solitude s'était peuplée; l'Arcadie d'autrefois, devenue une bergerie suisse, avait perdu son mystère et son élégance, mais non tout à fait son charme et sa poésie.

Verneuil désirait ardemment de revoir seul les lieux où s'étaient passées les principales scènes de cette histoire. Il redoutait les regards curieux qui eussent pu dans cette espèce de pèlerinage épier ses impressions et gêner sa douleur. Aussi, après s'être assuré que personne ne semblait avoir remarqué sa sortie, s'engagea-t-il rapidement dans cette ancienne allée de tilleuls qui conduisait à la partie la plus solitaire du Val-Perdu.

Le soleil se levait ; la rosée pendait en perles brillantes aux grandes herbes et aux buissons. A droite et à gauche du chemin, des pommiers et des pêchers en fleurs faisaient pleuvoir sur la terre leurs fins pétales blancs et roses. Le rossignol soupirait ses dernières mélodies, tandis que les grives bariolées, les loriots au corsage d'or, les merles à la livrée de velours noir, saluaient avec la plèbe des linottes, des pinsons et des fauvettes, cette journée de printemps qui commençait.

Néanmoins, plus Verneuil avançait, plus son cœur se serrait, plus ses réflexions prenaient un caractère mélancolique. Une foule de détails inaperçus, la veille, dans un rapide examen, venaient maintenant fixer son attention et attrister son âme. La nature était toujours riante au Val-Perdu ; mais ce qui était l'ouvrage de l'homme y portait la trace de la négligence et de l'abandon. Les stachis fétides, les orties et les arroches avaient en-

vahi les sentiers qui serpentaient capricieusement à travers les plantations. Ces statues blanches d'un effet si pittoresque au milieu d'un bocage sombre étaient mutilées ou rongées de mousse ; les ponts s'étaient effondrés dans le torrent ; les kiosques menaçaient ruine. Évidemment, celui qui veillait autrefois avec tant de sollicitude à l'embellissement de ces délicieux jardins s'était dégoûté de son œuvre et l'avait vouée depuis longtemps à la dégradation et à l'oubli.

Le colonel visita ainsi la clairière où il avait rencontré les deux bergères, où il avait surpris leurs tendres confidences, le cabinet de verdure qui servait aux joyeux soupers du soir, la grotte où travaillait Lysandre. Chacune de ces stations, comme on peut le croire, avait éveillé en lui bien des sentiments douloureux, bien des pensées amères ; mais il n'avait pas osé encore approcher du lieu qui résumait à la fois ses plus doux et ses plus poignants souvenirs, de ce pré des

Anémones où il avait déclaré son amour à Galatée et où plus tard il avait vu la jeune fille pour la dernière fois.

Cependant une force irrésistible l'entraînait vers cet endroit fatal ; il lui semblait que c'était un devoir sacré pour lui de revoir ce rocher de tragique mémoire d'où l'infortunée bergère s'était élancée dans l'abime, et quoique son cœur se brisât à la seule pensée d'accomplir ce devoir, il voulut à tout prix l'accomplir. Il se fraya passage à travers les mauvaises herbes qui s'étaient multipliées particulièrement dans cette partie solitaire de la vallée, et il atteignit enfin la lisière du pré des Anémones.

Arrivé là, Armand fut pris d'un saisissement inexprimable. Il s'arrêta, et s'appuyant contre un arbre, il resta plusieurs minutes sans oser jeter les yeux autour de lui.

Il s'y décida enfin par un effort de courage. Heureusement il n'aperçut pas d'abord la roche fatale, qui s'avançait dans le lac

comme un petit promontoire derrière un bouquet de peupliers, et la prairie en elle-même n'avait rien de sinistre.

Les jolies fleurs blanches qui lui avaient donné leur nom émaillaient toujours le gazon avec la brillante argentine, la campanule bleue, les majestueux orchis et l'odorante hyacinthe. Le saule au pied duquel Verneuil avait fait à la bergère l'aveu de son amour était là encore, secouant mollement ses longues et onduleuses branches au feuillage pâle, quand un souffle léger venait soulever les petites lames clapoteuses de l'étang.

Armand, après avoir déposé respectueusement un baiser sur le tronc noueux de cet arbre sacré, s'achemina en chancelant vers l'extrémité du pré des Anémones. Bientôt il se trouva sur l'étroite langue de terre à l'extrémité de laquelle s'élevait la pierre maudite. Un monument fort simple désignait cette pierre à la religion des habitants du Val-Perdu : c'était une petite pyramide en

maçonnerie surmontée d'une croix de fer doré. En face, était disposé un banc rustique où l'on pouvait s'asseoir pour prier ou pour méditer. L'isolement de ce lieu, le calme profond qui y régnait, et surtout les souvenirs qui s'y rattachaient, eussent inspiré du recueillement aux personnes les plus étrangères au drame dont il avait été le théâtre. Qu'on juge de l'effet que dut produire ce tableau mélancolique sur l'esprit du malheureux Armand !

— Elle est là ! murmura-t-il ; ils l'ont enterrée dans le lieu même où elle a péri... O ma Galatée ! c'est donc là ton tombeau ?

Il allait s'agenouiller devant la croix, quand il s'aperçut qu'il ne serait pas seul à remplir ce devoir pieux. Une personne que la déclivité du sol lui avait cachée jusqu'à ce moment était à genoux devant l'humble mausolée. Verneuil reconnut le petit Charles, dont il avait reçu la veille un accueil si affectueux. L'aimable enfant portait une élé-

gante tunique de velours noir sur laquelle retombaient les longues boucles de sa chevelure blonde. Son chapeau à plume était posé près de lui sur le gazon. Les mains jointes, les yeux tournés vers la croix, il récitait à voix haute une prière naïve dont quelques paroles frappèrent le colonel.

« Mon Dieu, disait-il, ayez pitié de la pauvre femme qui, à cette même place, a osé attenter à l'existence que vous lui aviez donnée. Pardonnez-lui comme elle-même a pardonné à tous ceux qui furent la cause involontaire de cette action coupable; étendez sur eux et sur elle votre miséricorde infinie. La prière de l'enfance vous est agréable, parce que l'enfance est pure et innocente. Exaucez-moi donc en répandant vos bénédictions sur ceux que j'aime et accordez-leur les prospérités terrestres en attendant le bonheur du ciel.—Ainsi soit-il. »

Pendant que le petit garçon priait ainsi avec une onction extraordinaire, Verneuil

restait comme frappé de stupeur. Mais cette rencontre inattendue dans ce lieu funèbre n'était pas la seule cause de son émotion. La veille, il n'avait fait qu'entrevoir ce gracieux enfant, et il l'avait à peine remarqué au milieu des préoccupations de son arrivée au Val-Perdu; maintenant seulement il s'apercevait de la ressemblance étonnante du jeune Charles avec la pauvre Galatée.

C'étaient même pureté dans les lignes, même finesse dans l'expression, même mélancolie dans le regard. Tout, jusqu'au son de voix plaintif et bien timbré, rappelait l'infortunée bergère, et cette observation dans un semblable lieu, au moment où toutes les facultés de Verneuil étaient violemment tendues, renversait sa raison.

Comme le petit Charles, après avoir fait un signe de croix, se levait pour se retirer, Armand s'élança vers lui et l'embrassa avec transport sans prononcer une parole.

L'enfant avait paru d'abord un peu effrayé

de l'apparition subite du colonel et de ses caresses convulsives ; mais bientôt il se rassura et lui sourit avec candeur.

— Quoi ! mon bon ami, dit-il, vous êtes donc venu ici faire votre prière avec moi ? Vous avez bien raison ; on m'a dit que cet endroit était saint comme une église, et que le bon Dieu m'y entendrait mieux que partout ailleurs.

— Et vous savez donc, mon enfant, demanda Verneuil d'une voix très-altérée, quelle est la malheureuse femme renfermée dans ce tombeau ?

— Un tombeau ? répéta Charles avec un mouvement d'effroi ; Oh ! ce n'est pas un tombeau, mon bon ami ; c'est seulement un petit monument, comme l'appelle M. de Rancey, destiné à conserver la mémoire d'un événement bien triste.

— Et vous venez souvent ici ?

— Tous les matins ; petite maman le veut.

— Cette prière que vous récitiez tout à l'heure, qui vous l'a apprise?

— C'est petite maman, et, en me l'apprenant, elle pleurait.

— Bonne et aimable Estelle!... Elle a cherché à perpétuer son affection pour sa sœur infortunée en la transmettant à son fils!

Charles regarda fixement le colonel avec ses grands yeux limpides.

— Oh! mais que dites-vous donc là, mon bon ami? reprit-il; petite maman ne s'appelle pas Estelle.

Armand, qui croyait savoir d'où provenait l'erreur de l'enfant, répondit seulement par un sourire mélancolique, et posant la main sur sa tête blonde, il tomba dans une profonde rêverie.

Quelques minutes se passèrent. Charles n'osait bouger, de peur de déranger cette main caressante. Enfin, il demanda timidement :

— Si vous retournez à la maison, M. de

Verneuil, me permettrez-vous de vous accompagner?

Ne recevant pas de réponse, il releva doucement la tête ; une larme tomba sur sa joue comme une goutte de rosée. L'enfant manifesta une douloureuse surprise.

— Vous pleurez, mon bon ami? s'écria-t-il; moi, je suis un petit garçon, et je pleure souvent ; mais vous, un homme, un militaire, comme il faut que vous ayez du chagrin !... Oh ! ne soyez pas triste, je vous en prie ; tenez, embrassez-moi vite, mais ne pleurez plus.

Et, prêt à pleurer lui-même, il se soulevait pour présenter au colonel son front blanc et pur. Armand le contempla avec une indicible tendresse.

— Oui, murmura-t-il, c'est un ange qu'elle m'a envoyé pour adoucir ma douleur, et afin de le rendre plus irrésistible, elle lui a donné sa voix et les traits de son visage.

En même temps il serra de nouveau

Charles contre sa poitrine et le dévora de baisers.

Un cri faible, mais où semblaient se résumer toutes les félicités de la terre, se fit entendre à quelque distance. Armand se redressa vivement. Ce cri, il ignorait d'où il était parti; il lui avait paru à la fois sortir du lac et s'échapper des touffes de buisson qui bordaient le pré des Anémones; cependant il avait cru reconnaître jusque dans ce son inarticulé la voix de Galatée.

Il regarda de tous côtés. A l'autre extrémité du promontoire se montrait une jeune fille chargée de veiller sur le petit Charles. Il courut à elle et demanda brusquement :

— Est-ce vous qui tout à l'heure...?

Sans lui donner le temps d'achever, la jeune fille posa un doigt sur sa bouche d'une façon particulière. Alors seulement Verneuil reconnut la sourde-muette, autrefois camériste d'Estelle et de Galatée.

— Insensé que je suis, murmura-t-il avec

accablement, j'ai pris les clameurs bizarres de cette pauvre créature pour... Oh! ma raison, ma raison!

Il se frappa le front, et s'éloigna rapidement de ce triste lieu.

L'enfant, n'osant parler, se mit à trottiner à côté de lui, tandis que la bonne muette les suivait à quelques pas en arrière.

On quitta le pré des Anémones et on gagna l'avenue de tilleuls. Armand ne tournait pas les yeux vers son petit compagnon de route, comme s'il eût craint que la frappante ressemblance de Charles avec celle qui occupait ses pensées n'augmentât encore le désordre de son esprit. Charles interrompit le premier ce silence obstiné.

— Mon bon ami, reprit-il avec timidité, seriez-vous mécontent de moi? J'en serais fâché, car je vous aime bien...

— Et pourquoi m'aimeriez-vous? demanda Armand avec brusquerie; on a dû pourtant vous dire que je suis dur, cruel, et que les

malheurs arrivés au Val-Perdu sont mon ouvrage?

— On ne m'a jamais dit cela, répliqua l'enfant d'un ton angélique : est-ce qu'il y a des méchants? Comment auriez-vous pu faire tant de mal, vous qui paraissez si bon?

La rudesse du colonel ne résista pas à cette touchante naïveté; il regarda l'enfant, et lui sourit avec tristesse.

On atteignit enfin la maison. La famille de Rancey était déjà réunie pour le déjeuner. Quand Verneuil parut, conduisant Charles par la main, il y eut comme un mouvement de surprise. Néanmoins tout le monde vint s'informer affectueusement s'il était remis des fatigues du voyage. Armand s'efforça de répondre d'une manière convenable à ces témoignages d'intérêt, mais en dépit de lui-même, ses paroles et ses actions trahissaient un véritable égarement. La vicomtesse l'observait à la dérobée d'un air de pitié, et quand

on se leva pour se mettre à table, elle dit bas à son père :

— Voyez comme il est pâle et défait !

Le vieillard lui imposa silence d'un geste impérieux.

Pendant le déjeuner, on ne fit aucune allusion aux causes secrètes de l'agitation d'Armand. La conversation roulait comme la veille sur Paris, sur la cour impériale, sur les chances possibles d'une nouvelle guerre. Le colonel répondait à peine ou répondait tout de travers aux questions qui lui étaient adressées par ses hôtes dans l'intention bienveillante de le distraire. Il ne mangeait pas, et son regard était presque toujours baissé. Quelquefois aussi ses yeux s'arrêtaient sur le petit Charles, placé en face de lui, avec une fixité qui embarrassait fort le pauvre enfant et appelait sur ses joues une vive rougeur.

Armand avait témoigné le désir de monter à cheval et le vicomte s'était empressé de donner des ordres en conséquence. Dès que

le repas fut fini, on vint annoncer que le cheval était prêt. Armand se leva et s'excusa de quitter sitôt la compagnie sur le besoin qu'il ressentait d'un peu d'exercice violent, afin de chasser les vapeurs qui obstruaient son cerveau.

On l'accompagna jusqu'au perron où le cheval attendait. Le colonel sauta en selle avec impétuosité, salua MM. de Rancey et la vicomtesse ; puis, enfonçant son chapeau sur ses yeux, il partit comme le vent. En une minute il eut franchi l'avenue qui conduisait à la grande grille et disparu dans un nuage de poussière.

— Comme il mène mon pauvre alezan, dit le vicomte d'un ton de regret ; le malheureux animal sera fourbu avant d'être arrivé au village !

— Eh ! monsieur, qu'importe cela ? dit la vicomtesse à son tour... Mon père, continua-t-elle en s'adressant au vieillard, n'êtes-vous pas satisfait du résultat de cette dou-

loureuse épreuve?... Je vous en supplie, réfléchissez qu'il n'appartient pas à la nature humaine de supporter impunément...

— Laissez, madame, interrompit le comte d'un air froid et sévère ; il faut que ce que j'ai résolu s'accomplisse ; vous savez à quel prix est mon pardon... Il a beaucoup regardé le petit Charles, ajouta-t-il avec réflexion ; il est revenu avec l'enfant du pré des Anémones. Que s'est-il passé? Il faut que je le sache.

Et il rentra précipitamment dans la maison.

Cependant Armand continuait sa course effrénée vers le village. Les pentes les plus rapides, les tournants les plus dangereux n'avaient pu le décider à ralentir le galop de sa monture. Il entra dans Rosenthal avec toute la rapidité de son généreux coursier, dont les pieds faisaient jaillir du pavé des milliers d'étincelles.

Arrivé devant l'auberge des *Trois Cigognes*,

il sauta à terre, remit la bride à une espèce de valet d'écurie qui était accouru au bruit, et, après lui avoir fait signe de donner quelques soins à la noble bête couverte de sueur et d'écume, il demanda le capitaine Ravaud. Sans attendre de réponse, il franchit le seuil de la maison, et gravissant l'escalier qui lui était connu, il entra brusquement dans la chambre qu'il avait dû occuper la veille.

Ravaud était assis devant une table, sur laquelle se trouvaient une bouteille de Johanisberg et toutes les espèces de fromage alors connues en Suisse, depuis le classique gruyère jusqu'au fétide neuchâtel. Maître Wolf, l'hôtelier au nez camard, le mari de Claudine, lui faisait compagnie, et ils trinquaient en ce moment comme deux vieux amis. De plus, l'accommodant capitaine tenait sur ses genoux un des marmots de la maison qui pêchait gravement dans son assiette, tandis qu'un autre plus petit le

tiraillait par les basques de son habit.

Ravaud parut un peu confus d'être surpris dans cette ridicule situation. Il s'empressa de se débarrasser des enfants, et s'avança vers le colonel en souriant.

— Ma foi, mon cher Verneuil, vous me voyez en train de cimenter la paix avec M. Wolf et toute sa famille. Je tiens à prouver que je n'ai pas de rancune, et ce brave homme vous dira... Mais laissez-nous, Wolf, continua-t-il d'un ton plus sérieux, en remarquant les traits bouleversés d'Armand ; nous reprendrons une autre fois cette discussion savante sur le mérite de vos productions indigènes ; je crois que le colonel désire me parler.

Verneuil fit un signe de tête, et se laissa tomber sur un siége. L'aubergiste n'eut pas besoin qu'on lui répétât cette invitation. Après avoir préalablement vidé son verre, il prit ses marmots par la main, salua et sortit à reculons.

— A votre air consterné, mon cher Verneuil, dit Ravaud amicalement, je devine que les choses prennent une mauvaise tournure... Votre parent serait-il, par hasard, un noble encroûté qui ne fait aucun cas des ordres de l'empereur?

Le colonel gardait toujours un silence farouche. Il dit enfin :

— Vous êtes mon compagnon d'armes et mon ami depuis dix ans, Ravaud, et malgré la différence de nos caractères, nul n'a jamais eu une aussi large part dans ma confiance... Je vous prie donc de répondre avec franchise et sincérité à la question peut-être étrange que je vais vous adresser. Avez-vous observé que j'aie jamais donné des signes de bizarrerie, d'égarement, enfin que j'aie perdu la raison?

Le capitaine ouvrit de grands yeux effarés.

— Que diable me demandez-vous là? répliqua-t-il; sans doute vous ne parlez pas sérieusement?

— Très-sérieusement, au contraire ; et c'est au nom de notre vieille amitié que je vous prie instamment de me dire si vous avez reconnu en moi quelque tendance à devenir visionnaire ou fou.

La question était précise. Le brave militaire se gratta l'oreille d'un air d'embarras, sans remarquer que son hésitation était passablement désobligeante pour son ami.

— Eh bien! ma foi, Verneuil, balbutia-t-il enfin, je ne voudrais pas vous offenser, mais il y a quelques années, dans ce même village de Rosenthal où nous sommes maintenant, je crus un moment que vous aviez reçu un mauvais coup de sabre sur la tête, là-bas à l'affaire de l'Albis ; véritablement, à cette époque, vous parliez de bergers et de bergères, de Philémon, de Némorin et d'autres particuliers de ce genre, plus qu'il ne convenait à un homme sensé.

— Fort bien ! Mais depuis?...

— Oh! depuis, je suis prêt à jurer que vous

auriez pu rendre des points à la meilleure caboche de France, à l'exception pourtant de celle de l'empereur, parce que celle-là... enfin, suffit. A la vérité, votre humeur est parfois un peu sombre et un peu taciturne; mais le jugement est bon, j'en répondrais comme du mien.

— Il faut alors, mon cher Ravaud, que l'influence de ce pays me soit particulièrement funeste, répliqua Armand, car à peine y ai-je mis le pied, que je suis disposé à penser de moi-même ce que vous en avez pensé il y a six ans.

Comme le capitaine semblait l'interroger du regard, Verneuil lui apprit en peu de mots les événements qui s'étaient passés au Val-Perdu et la singulière situation où il se trouvait avec la famille de Rancey; enfin, il lui raconta quelles angoisses lui avaient causées la vision de la soirée précédente et l'étrange ressemblance du jeune Charles avec Galatée.

Ravaud écoutait en rongeant sa grosse moustache d'un air d'attention extrême.

— Eh bien! mon ami, ajouta le colonel avec une naïveté presque enfantine en terminant, que pensez-vous de tout cela? Éclairez-moi, car j'ai grand besoin de conseils, et ma pauvre tête se brise à sonder ces mystères. A votre avis, ai-je été la dupe de mon imagination? La fièvre a-t-elle abusé mes sens au point de me montrer ce qui n'existe pas? ou bien serait-il possible qu'une puissance occulte, surhumaine...

— Allons donc! interrompit brusquement Ravaud, je puis croire à Dieu, mais je ne croirai jamais au diable... Écoutez, colonel, je ne suis pas un savant, et sauf l'art de donner un coup de sabre, de griffonner un rapport ou peut-être de dire quelques mots énergiques à ma compagnie au moment de la conduire au feu, mes talents ne vont pas loin. Cependant, à en juger avec mon gros bon sens, il y a dans vos aventures des

choses qui ne sont pas tout à fait selon l'ordonnance. Ainsi, par exemple, vous vous étonnez peut-être à tort de cette grande ressemblance d'un enfant avec sa proche parente que vous avez connue! Rien n'est plus naturel, et votre effroi provient uniquement du hasard qui vous a fait rencontrer cet enfant dans le lieu où a péri votre maîtresse. De même expliquerait-on peut-être les autres événements qui ont produit tant d'impression sur vous. Néanmoins, tout en laissant une large part aux jeux du hasard et aux écarts de votre esprit fatigué, je ne puis m'empêcher de soupçonner qu'il y a dans cette affaire quelque machination, ou quelque tricherie...

— Y pensez-vous, Ravaud? Qui aurait intérêt à me tourmenter ainsi?

— Je n'en sais rien, moi; mais votre parent, si complaisant en apparence, me semble suspect. Peut-être n'a-t-il pas aussi complétement oublié le passé qu'il veut vous

le faire croire ? Peut-être a-t-il gardé au fond du cœur quelque arrière-pensée de rancune et de vengeance ? A en croire certains rapports, il ne faut pas trop compter sur lui.

— Que dit-on de lui, Ravaud ? Par grâce, apprenez-moi ce que l'on pense de M. de Rancey dans le voisinage.

— Rien de mal, précisément, mais rien de bien non plus. C'est un particulier fort despote et fort mystérieux ; il mène sa famille à la baguette, et personne n'ose broncher quand il parle. Il va, il vient, il fait des voyages au loin, ou il séjourne au Val-Perdu, sans qu'on sache jamais la cause de ses actions. Il est une énigme vivante pour tout le pays. Wolf et sa femme, avec qui j'ai causé de lui, histoire de passer le temps, m'ont parlé notamment d'une dame soigneusement voilée qu'il a ramenée de France dans sa voiture, il y a deux jours, et dont la présence a donné lieu à force interprétations à Rosenthal...

— Une dame! répéta Verneuil avec agitation. En effet, je crois déjà avoir entendu parler de cette circonstance, quoiqu'elle m'ait paru d'abord indifférente... Mais il n'y a, au Val-Perdu, aucune autre dame que la vicomtesse de Rancey : ne serait-ce pas elle, par hasard, qu'on aurait voulu désigner ?

— Non, non, colonel ; madame de Rancey n'a pas quitté l'habitation depuis six mois, et, deux heures avant l'arrivée de la personne en question, on avait vu la vicomtesse se promener avec son mari dans la grande avenue. C'était une étrangère qui avait l'air de se cacher soigneusement ; ils ont traversé le village avec la rapidité du vent, et depuis ce moment on ne l'a pas revue...

Armand se leva avec anxiété.

— Ravaud, dit-il, appelez Wolff et sa femme ; je veux les questionner moi-même ; je veux savoir...

— Ils ne vous diront rien de plus sûr

cette histoire, sinon peut-être que le voile de point d'Angleterre, qui enveloppait l'inconnue de la tête aux pieds, valait plus de mille écus : c'est Claudine qui a fait cette remarque. On ne sait absolument pas autre chose sur la dame de la voiture. Cette aventure a-t-elle un rapport quelconque avec votre vision de la nuit dernière? Il ne m'appartient pas de prononcer là-dessus. Néanmoins, je voudrais qu'il me fût permis de rester près de vous pour avoir l'œil ouvert sur vos affaires : je parierais ma moustache que nous finirions par découvrir quelque vilain pot aux roses.

— Et moi, Ravaud, je sens que votre présence me serait d'un grand secours... Vous êtes calme, brave, dévoué ; vous me soutiendriez contre moi-même. Depuis quelques heures je suis faible et pusillanime comme une femme ; je me trouve lâche!

— Triple tonnerre! voilà une épithète qui me paraît fièrement saugrenue, à moi qui

sais comment vous avez gagné votre double épaulette à graines d'épinard. Mais voyons, colonel, n'y a-t-il aucun moyen de m'introduire dans cette maison hantée par les revenants? Un hôte de plus ne causerait pas un grand embarras dans une famille aussi riche...

— J'ai entendu dire que le comte et ses enfants étaient logés fort à l'étroit...

— Allons donc! je suis militaire et je sais au besoin tenir peu de place: un grenier, une soupente, un chenil, tout me sera bon.

—Eh bien! j'essayerai, je vous le promets.

— Essayez, colonel; il vous sera facile de toucher quelques mots à votre vieux parent d'un de vos amis qui serait enchanté de faire sa connaissance. Dès ce soir, je prendrai garnison chez lui, et s'il y avait du louche, on verrait qu'il n'est pas facile d'attraper des lapins comme nous, quand ils sont deux.

Ils s'entretinrent encore un moment sur

ce sujet. Armand redoutait un peu le sans-gêne soldatesque et républicain de son compagnon d'armes. Néanmoins il se contenta de recommander au capitaine de ne pas se présenter au Val-Perdu avant d'avoir acquis la certitude qu'il y serait le bienvenu, et il partit en promettant de lui faire savoir, le jour même, le résultat de sa requête.

Cette conversation avec un ami qui, sous des formes rudes, cachait un jugement sain, avait fait grand bien à Verneuil. Il se trouva même si calme et si dispos, qu'avant de quitter l'auberge il put s'entretenir familièrement avec Claudine, qu'il aperçut dans la salle basse, et la complimenter avec gaieté sur l'accroissement prodigieux de sa famille. L'épouse de maître Wolf parut heureuse de cette marque d'intérêt; elle rougit, elle sourit avec un reste de son ancienne naïveté, et, tout en dissimulant sous sa mantille son ventre rondelet, elle murmurait avec un gros soupir :

— Ah! golonel Ferneuil, si vous afiez foulu!

Armand, en revenant au Val-Perdu, ne donnait plus à sa monture les allures fougueuses qu'elle avait en allant à Rosenthal. Une réaction complète s'était opérée en lui. Son esprit s'était rasséréné, et la raison avait repris le dessus. Maintenant il voyait sous leur aspect simple et terre à terre les circonstances qui avaient jeté la perturbation dans son intelligence, et il espérait, avec le secours de son fidèle Ravaud, ne plus retomber dans de semblables faiblesses.

Il était dans cette situation d'esprit quand il entra dans la cour de l'habitation. Il demanda au valet qui vint prendre la bride de son cheval où se trouvait en ce moment M. de Rancey; ayant appris que le comte était dans la serre, il se dirigea aussitôt de ce côté.

Ce trajet si court fut pourtant sur le point de lui causer une sorte de rechute. La serre

communiquait par une porte intérieure avec cette partie de la maison occupée autrefois par Galatée, et c'était par cette porte que l'imprudente bergère sortait la nuit pour venir à leurs rendez-vous. D'ailleurs, Armand devait passer sous ce grand oranger, témoin autrefois de leurs tendres confidences, et où, la veille encore, il avait cru voir se glisser l'ombre adorée de la bergère. Heureusement le colonel se défiait de lui-même; il ne jeta un regard ni sur l'oranger magique, ni sur les fenêtres alors hermétiquement closes de l'ancienne chambre de Galatée, et passa rapidement sans autre inconvénient qu'un léger battement de cœur.

La serre, à cette époque de l'année, était à peu près vide; il n'y restait plus qu'un certain nombre de plantes tropicales trop délicates pour affronter la fraîcheur des nuits de printemps dans cette contrée montagneuse. Ses murailles nues et ses parois de verre lui donnaient une sonorité telle que le bruit des

pas de Verneuil sur les larges dalles de granit éveillait mille petits échos. A ce bruit, le comte, qui, armé d'un sécateur, élaguait les feuilles flétries d'un magnifique ananas, se retourna lentement. En reconnaissant le colonel, il fit un mouvement de surprise, mais il se remit aussitôt.

— Vous voyez, mon cher Armand, dit-il en s'avançant au-devant de lui, que le comte de Rancey a conservé les goûts de l'horticulteur Philémon.

Puis, prenant la main du colonel, il le fit asseoir auprès de lui sur un banc au-dessus duquel des lianes rouges et jaunes, dont la graine provenait des forêts vierges de la Guyane, formaient un joli berceau ; c'était la place favorite de M. de Rancey pour lire ses vieux livres de philosophie et pour méditer.

Jamais encore le vieillard n'avait montré à son parent autant de laisser-aller et de bienveillance. Aussi Armand crut-il le mo-

ment favorable pour parler de Ravaud ; il demanda la faveur de présenter son ami au Val-Perdu comme une chose toute simple et qui ne pouvait soulever aucune objection. Quel fut son étonnement de voir les traits du comte se rembrunir et son sourcil se froncer !

— C'est impossible, dit M. de Rancey avec quelque sécheresse ; y pensez-vous, colonel ? Introduire un étranger dans notre intérieur où tant de souvenirs palpitent, où tant de passions frémissent sous une apparence calme !... D'ailleurs je suis parfois morose, taciturne, et je ne voudrais pas faire peser sur un hôte les caprices de cette humeur sombre... Vous m'obligerez donc de ne pas insister à ce sujet.

Et comme le colonel restait tout étourdi de ce refus inattendu :

— Serait-il donc vrai, mon cher parent, continua le comte amicalement, que vous vous ennuieriez déjà parmi nous et que vous chercheriez en dehors de votre famille des

distractions qu'elle ne peut vous fournir?

— Oh! ne croyez pas cela, répliqua Armand; je ne saurais éprouver au Val-Perdu rien qui ressemble à de l'ennui; mais en revanche je suis incessamment obsédé de réflexions pénibles, de regrets amers; je suis découragé, abattu, et...

— Je comprends, dit le vieillard, *mais il faut* qu'il en soit ainsi; car si, à la vue des lieux où vous avez commis d'aussi grandes fautes, vous n'aviez pas senti les aiguillons de votre conscience, ces fautes seraient sans excuse. Ne vous plaignez donc pas de vos souffrances secrètes; elles seules peuvent vous absoudre aux yeux de celui que vous avez offensé... je veux dire aux yeux de Dieu.

Le comte s'exprimait avec une exaltation presque haineuse, bien capable de justifier les soupçons de Ravaud. Il continua d'un ton plus calme :

— Néanmoins, mon cher Armand, je m'efforcerai d'abréger votre supplice dans cette

maison autrefois si paisible et si heureuse... Prochainement nous la quitterons tous, je vous le promets.

— Quoi! monsieur, vous êtes décidé...

— Les gazettes, arrivées aujourd'hui de France, contiennent de graves nouvelles. D'un moment à l'autre, la guerre européenne peut recommencer, et votre alliance avec la famille de Sancy serait indéfiniment ajournée. Nous devons donc nous hâter de profiter des bonnes dispositions de *votre* empereur.

Armand ouvrit la bouche comme pour combattre ce projet; mais, se ravisant aussitôt, il reprit avec agitation :

— Eh bien! soit; que ce mariage s'accomplisse, puisqu'il le faut! Qu'importe un arrangement d'ambition où le cœur n'entre pour rien!... Je n'aimerai jamais cette orgueilleuse héritière; mais puisque l'univers entier se réunit contre moi, je l'épouserai... Mes amis, ma famille et mon puissant bienfaiteur ne peuvent exiger davantage.

— Je savais bien que vous finiriez par vous résigner! dit M. de Rancey avec un sourire d'ironie.

Pendant cette conversation, ils avaient quitté la serre. Au moment où ils allaient rentrer dans la maison, ils en virent sortir le vicomte et la vicomtesse, accompagnés d'un personnage convenablement vêtu, qui se faisait remarquer par ses gestes exagérés et par sa politesse ridiculement démonstrative. Armand ne put retenir un mouvement de surprise et de mécontentement : il venait de reconnaître le capitaine Ravaud.

— Qui nous arrive là? demanda le comte d'un ton irrité en s'arrêtant; M. de Verneuil, votre ami n'aurait-il pu attendre au moins mon autorisation pour s'introduire chez moi?

— Excusez-le, monsieur, répliqua Armand avec confusion; peut-être n'a-t-il d'autre intention que de faire une courte visite de politesse; mais si sa présence vous est si désagréable, je le prierai... Seulement, de

grâce, n'oubliez pas que c'est un homme de cœur et de sens qui mérite des égards.

En ce moment, ils furent rejoints par la compagnie, et Ravaud vint respectueusement saluer le comte, sans s'inquiéter des regards furieux que lui lançait Armand.

— Je ne vous ai pas fait l'injure, monsieur, dit-il avec une grande assurance, de douter un seul instant que le compagnon d'armes, l'aide de camp du colonel Verneuil ne fût bien accueilli dans votre maison. Le colonel a dû vous parler déjà de Ravaud, du capitaine Ravaud de l'ex-62e... (Il salua de nouveau.) C'est moi. J'ose espérer donc que M. de Rancey m'excusera de venir m'installer ici sans façon avec mon chef de file; mais, comme je le disais tout à l'heure à cet honnête monsieur et à cette aimable jeune dame : « Qui aime saint Roch aime son chien, » et l'on ne peut chasser Ravaud à coups de fourche, là où l'on reçoit amicalement Armand de Verneuil.

L'effronterie du soudard et sa manière passablement originale de se présenter lui-même eurent pour effet de déconcerter un peu la roideur compassée du comte.

— A ce que je vois, monsieur, dit-il en se tournant vers le vicomte et la vicomtesse, mes enfants ont cherché déjà à me suppléer en vous faisant les honneurs de mon logis... et je les félicite de leur empressement.

Le vicomte parut embarrassé ; mais la mutine Estelle repartit avec vivacité :

— En cela, mon père, nous avons prévenu vos volontés ; vous ne nous eussiez pas pardonné de manquer d'égards envers un militaire distingué, qui s'annonçait comme l'ami de notre cher parent de Verneuil.

M. de Rancey punit d'un regard foudroyant cet excès de hardiesse.

— Capitaine Ravaud, dit Armand à son tour d'un ton sévère, je ne comptais pas vous revoir de sitôt. Vous pouviez craindre, en

effet, que votre présence chez M. de Rancey ne fût un embarras, une gêne...

— Quel embarras, quelle gêne? répliqua Ravaud avec son sang-froid merveilleux, quoique une imperceptible rougeur lui eût monté au front ; je ne suis pas un hôte d'importance, et je n'ai qu'un but partout où je suis, excepté toutefois sur un champ de bataille, c'est de passer inaperçu. L'ordinaire d'un simple soldat me suffit, quoique je puisse aussi bien m'accommoder de celui d'un empereur ; et quant à un gîte, je voudrais que vous vissiez le peu de place qu'occupe ma valise dans votre chambre et le mince matelas que j'ai disposé pour moi au pied de votre lit ; un caporal en campagne ne pourrait se contenter de moins... D'ailleurs, vous savez bien que pour l'honneur de la 62e, il faut que je reste près de vous. Est-ce ma faute à moi, si j'ai un colonel courageux comme un lion devant l'ennemi, mais qui est sujet aux mauvais rêves?

Cette allusion aux événements de la nuit précédente fit rougir Verneuil à son tour, et sans doute elle fut comprise des autres assistants, car ils baissèrent la tête d'un air d'embarras, tandis que la vicomtesse se détournait pour cacher un sourire. Ravaud jouit un moment du succès de sa saillie. Le comte, paraissant enfin dominer un violent dépit, reprit avec un enjouement affecté :

— Décidément, le capitaine Ravaud est homme d'esprit... Il a appris qu'il y avait de ce côté une horde de solitaires farouches, inhospitaliers, de véritables sauvages, chez lesquels s'était fourvoyé son ami le colonel Verneuil ; il s'est dévoué ; il s'est introduit, moitié par force, moitié par ruse, dans le repaire des anthropophages, au risque d'être dévoré tout vif... Eh bien, soit ; les cannibales se montreront de bonne composition, ils accueilleront également bien l'un et l'autre ; et ils ne croqueront personne... Vous êtes chez vous, capitaine Ravaud, continua-t-il

d'un ton de dignité en tendant la main à l'étranger. Les raisons que j'avais de me confiner pour le moment dans une solitude rigoureuse ne peuvent vous concerner en rien. Restez donc près du colonel, qui m'a déjà fait connaître son attachement à votre personne. De notre côté, nous tâcherons de vous rendre notre maison aussi agréable que possible. J'espère, notamment, vous fournir un ordinaire un peu plus substantiel que celui du simple soldat, et vous offrir une couche plus convenable que celle que vous avez choisie vous-même.

— Pour ce qui regarde l'ordinaire, monsieur, répliqua Ravaud avec le même flegme, vous avez toute liberté ; mais quant aux matelas, j'y tiens particulièrement, et je vous prie de ne rien changer aux petites dispositions que j'ai jugé à propos de prendre déjà.

— N'en parlons plus, n'en parlons plus, répliqua le comte en réprimant avec effort un nouveau mouvement de dépit ; vous agi-

rez comme vous l'entendrez... Mais si vous êtes mal, vous n'aurez pas du moins à vous reprocher longtemps de n'avoir pas accepté mes offres, car demain matin ma famille et moi nous sommes dans la nécessité de partir pour la France.

— Demain! répéta le vicomte avec étonnement.

— Quoi! mon père, demanda la jeune femme, vous voulez...

— Demain, répéta M. de Rancey d'un ton péremptoire; que tout le monde se tienne prêt!... Mes enfants, ajouta-t-il, je vous laisse le soin de faire les honneurs de la maison. Pour moi, j'ai des arrangements à prendre, que notre prochain départ ne me permet pas d'ajourner. Nos hôtes m'excuseront.

En même temps il salua et rentra dans la maison sans pouvoir cacher tout à fait un mécontentement profond. Après son départ, le vicomte et la vicomtesse échangèrent quelques mots à voix basse, tandis que Ravaud

disait au colonel en essuyant son visage baigné de sueur :

— Ah ! Verneuil, Verneuil, à quelle humiliation me suis-je exposé pour vous ! Mais je m'y attendais, car j'étais sûr qu'on ne me verrait pas ici d'un bon œil, et je m'étais résigné d'avance à supporter les avanies. Ce vieil aristocrate m'a reçu comme ces lâches bourgeois des villes italiennes, qui commençaient toujours par nous tirer des coups de fusil quand nous arrivions chez eux, et qui finissaient par nous servir leurs meilleurs vins et par laver nos guêtres quand il nous voyaient les plus forts... Enfin me voici dans la place, et je gage que je trouverai bientôt moyen de me venger... Patience !

VI

L'apparition.

Le reste de la journée se passa sans encombre; le souper fut même assez gai, grâce à Ravaud, qui se mettait à l'aise comme si sa présence eût été fort souhaitée au Val-Perdu. A la vérité, le comte lui-même paraissait avoir tout à fait pris son parti de cette intrusion scandaleuse, et pendant le repas, où les meilleurs vins de France et d'Allemagne ne furent

pas épargnés, l'ami d'Armand avait été particulièrement l'objet de ses attentions. A l'issue du souper, M. de Rancey, prétextant encore la nécessité de se préparer au voyage du lendemain, rentra chez lui, et les deux militaires, après avoir demandé poliment congé à leurs hôtes, se mirent en devoir de se retirer dans la chambre qu'ils devaient occuper en commun.

Il était déjà tard, et depuis le retour de la nuit, le colonel était retombé peu à peu dans son humeur noire. Ravaud, au contraire, légèrement ému par ses libations nombreuses, se montrait bruyant et causeur. Au moment où, précédés d'un domestique qui portait un flambeau, ils traversaient le vestibule pour gagner l'escalier, quelqu'un qui se tenait dans l'ombre souhaita d'une voix douce une bonne nuit au colonel.

— Une bonne nuit, M. Guillaume! répéta Verneuil avec un sourire mélancolique en reconnaissant le confident du comte;

croyez-vous que cette nuit, comme les autres, puisse être bonne pour moi?

— Oui, M. le chevalier, répliqua l'intendant à voix très-basse, si vous vous souvenez de mes avis.

— De quels avis parlez-vous?

Mais Guillaume posa un doigt sur sa bouche, et disparut précipitamment dans l'ombre, comme s'il eût craint d'en trop dire.

Les bavardages de Ravaud, qui parlait à haute voix en montant l'escalier, l'empêchèrent de remarquer ce petit incident. Quand on fut arrivé à la porte de la chambre, le capitaine arracha la bougie des mains du domestique, le congédia sans beaucoup de cérémonie, et les deux amis se trouvèrent enfin seuls.

Néanmoins ils ne se pressèrent pas d'échanger leurs idées. Armand s'était assis, et, la tête appuyée sur sa main, il réfléchissait en silence aux paroles ambiguës de M. Guillaume. Pendant ce temps, Ravaud, tout en

chantonnant un air bachique, remplaçait ses bottes par de légers escarpins, sa longue redingote bleue par une espèce de veste du matin. Puis il tira de sa valise une paire de pistolets anglais, et, après en avoir renouvelé l'amorce, il les déposa sur la table en disant gaiement :

— Et maintenant, mon cher colonel, quand vous voudrez, nous commencerons la chasse aux fantômes.

— Que dites-vous, Ravaud? demanda Verneuil en sortant de sa rêverie ; quel est donc votre projet? Vous ne prétendez pas vous servir de ces armes ici, cette nuit?

— Qui sait? Si nous avons réellement affaire à des êtres de l'autre monde, ils doivent se soucier fort peu de nos moyens d'attaque ; si au contraire nous sommes joués par des gens de celui-ci, il ne serait pas mal de leur prouver que le jeu est dangereux.

— Mais songez-vous aux accidents qui peuvent résulter de l'emploi de pareilles ar-

mes dans une maison amie, aux suites possibles d'une méprise, d'un mouvement précipité?... Serrez ces pistolets, monsieur; serrez-les, je vous en prie.

— Comme vous voudrez, colonel, reprit Ravaud avec humeur; mais je comptais vous trouver moins scrupuleux envers ceux qui se raillent impudemment de vous.

— Quoi! vous persistez à croire?...

— Je persiste à croire que, depuis le joli petit garçon que vous teniez ce soir sur vos genoux jusqu'au vieux grand-père, tout le monde agit dans le même but, obéit au même mot d'ordre pour vous faire tomber dans quelque piége. On chuchote en vous regardant, on échange des signes sans fin; tout ce qui vous arrive, tout ce que l'on vous dit, paraît calculé d'avance... Vous ne voyez pas cela, vous; mais, moi j'ai de bons yeux, et, si je ne me trompe, on les redoute déjà. Avez-vous remarqué comme le vieux cherchait à me griser ce soir en me versant rasade sur

rasade, en mêlant sans cesse le rouge et le blanc, de manière à bouleverser ma pauvre tête? De par tous les diables, il a réussi à moitié... Néanmoins je me suis aperçu de sa charitable intention; j'en ai conclu que l'on vous préparait quelque nouvelle momerie pour la nuit, et qu'on ne serait pas fâché de me mettre dans l'impuissance de vous assister quand le moment serait venu.

— J'ai beau chercher, Ravaud, je ne devine pas dans quel but on se plairait à me tourmenter si cruellement; et, à moins que vous ne parveniez à m'expliquer...

— Je ne vous expliquerai rien du tout, colonel, car je ne puis me donner à moi-même la moindre explication raisonnable de ce qui se passe ici... Seulement nous avons affaire à un vieil original, têtu comme un mulet, et dans la tête duquel peuvent s'implanter les idées les plus biscornues... Mais vos persécuteurs vont sans doute se remettre à l'œuvre, il est temps de nous préparer à les recevoir.

— Vous pensez donc, Ravaud, que je dois m'attendre encore à quelque apparition dans le genre de celle de la nuit passée?

— J'oserais presque dire que j'en suis sûr.

Le colonel s'approcha de la fenêtre. Le ciel était noir et chargé de nuages; la lune ne se montrait pas, et la campagne était plongée dans une profonde obscurité. Verneuil en fit l'observation d'un air pensif.

— Raison de plus pour qu'on vous donne une nouvelle représentation de la comédie d'hier; elle sera plus facile à jouer.

— Mais savez-vous bien, Ravaud, dit Armand avec agitation, que c'était vraiment Galatée que j'ai revue la nuit dernière?... Oh! c'était bien elle; j'ai reconnu ses traits, quoiqu'ils fussent pâles et amaigris; c'étaient sa tournure, son geste triste et gracieux...

— Permettez-moi de vous dire, colonel, que je ne me fie pas à vous... La nuit, la moindre ressemblance de costume peut aisé-

nient faire illusion, surtout quand on a la tête montée... Enfin, vous devez souhaiter comme moi l'éclaircissement de tous ces mystères, et nous y arriverons, je vous le promets, si vous voulez vous laisser conduire. Voici mon plan : nous allons éteindre cette lumière, puis je descendrai dans la cour au moyen des espaliers de la vigne, et j'irai me mettre en embuscade dans un massif de rosiers et de chèvrefeuilles, à quelques pas seulement du grand oranger. J'ai parfaitement examiné les lieux, et je saurai prendre mes dispositions malgré l'obscurité. Pendant ce temps, vous resterez à la fenêtre, comme hier, et vous attendrez que l'ombre, le spectre, vous apparaisse à l'endroit accoutumé. Si notre revenant se montre, je m'emparerai de lui, et il faudra qu'il soit bien leste ou bien vigoureux pour m'échapper. Au premier appel, escaladez lestement la fenêtre à votre tour, et venez me joindre. Si alors nous n'avons pas le mot du logogriphe, je veux être fusillé !

— Ravaud, répliqua le colonel en secouant la tête, vous ne découvrirez rien.

— Bon! vous voilà encore avec vos idées superstitieuses; mais essayons, et si je ne réussis pas, vous serez en droit de penser ce qu'il vous plaira... Voyons, Armand, continua-t-il avec une certaine rudesse cordiale, soyez homme, morbleu! souvenez-vous de vos résolutions d'aujourd'hui; en vérité, ces terreurs de vieille femme sont indignes de vous!

— Vous avez raison, Ravaud, répliqua Verneuil avec fermeté. Mon honneur est intéressé à ce que je déjoue une supercherie qui peut me couvrir de ridicule... Eh bien! je consens à tout; seulement, vous me promettez de ne faire aucun éclat, de n'user d'aucune violence inutile...

— C'est entendu; fiez-vous à ma prudence... A l'ouvrage donc! car nous perdons un temps précieux.

Il souffla la bougie, après avoir préparé

néanmoins tout ce qu'il fallait pour la rallumer promptement ; puis, s'aidant du treillis de la vigne, il descendit sans accident dans le jardin, où il se glissa d'un pas furtif et léger.

Armand de Verneuil s'était accoudé sur l'appui de la fenêtre. Peu à peu ses yeux s'habituèrent à l'obscurité, et il parvint à reconnaître vaguement quelques-uns des objets environnants ; le grand oranger apparaissait comme une masse noire et compacte, arrondie par le haut, et les vitres de la serre envoyaient encore un reflet terne et blafard. Tout le reste se confondait en masses sombres, d'où l'imagination pouvait faire surgir les formes les plus monstrueuses et les plus effrayantes.

Un long espace de temps s'écoula, et le capitaine Ravaud n'avait donné aucun signe de sa présence dans le jardin ; sans doute, tapi derrière une touffe d'arbustes, il se tenait prêt à s'élancer quand le moment serait

venu. De son côté, Verneuil, livré à lui-même, retombait insensiblement sous le coup des idées rétrospectives que cette veille nocturne était si bien faite pour inspirer. Ses souvenirs de Galatée lui revenaient en foule; il songeait combien de fois, à pareille heure et à cette même place, il avait attendu la bergère; et son cœur se serrait à la pensée de ne plus la revoir.

Tout à coup il crut entendre derrière lui un léger bruit comme celui d'une porte qui s'entr'ouvre avec précaution. Il se retourna vivement; mais la plus complète obscurité régnait dans la chambre, et il ne vit rien. Après un moment d'attention, il soupira et reprit sa place à la fenêtre.

Alors, soit réalité, soit illusion, il lui sembla que son soupir était répété faiblement à l'autre extrémité de la chambre. Il regarda de nouveau, mais il n'aperçut rien encore.

Enfin une voix douce et plaintive appela près de lui d'une manière distincte :

— Armand de Verneuil !... Armand !

Le colonel fit un pas en avant, les bras tendus, les cheveux hérissés sur la tête ; il avait reconnu, de manière à ne pouvoir s'y tromper, la voix de Galatée.

— N'avancez pas, reprit-on, ou je disparaîtrai et vous ne saurez pas ce que j'ai à vous dire.

Verneuil resta immobile.

— Qui êtes-vous? balbutia-t-il avec effort. Au nom de Dieu, je vous adjure de me dire qui vous êtes !

— Je suis celle que vous avez vue, du haut du rocher blanc, se précipiter dans le lac du Val-Perdu, il y a six ans !

Cette réponse devait naturellement réveiller dans l'esprit troublé du colonel les idées superstitieuses qui y germaient depuis la veille ; mais, par un bizarre effet de la contradiction humaine, il éprouva un sentiment tout opposé.

— A-t-on réfléchi, demanda-t-il avec co-

lère, au danger de choisir un pareil sujet de plaisanterie? Que l'on prenne garde de me pousser à bout et de me mettre dans la nécessité d'employer la force pour savoir...

— Vous menacez, colonel Verneuil, et cependant, je le sais, vous avez reconnu ma voix... on le devinerait au seul tremblement de la vôtre.

L'observation frappait juste, et Armand en fut un moment réduit au silence.

— Cette voix, répliqua-t-il enfin, frappe sans cesse mon oreille depuis que je suis de retour ici; une fois déjà j'ai cru la reconnaître dans celle d'un jeune enfant, puis dans les sons inarticulés que pousse une sourde-muette; quoi d'étonnant que je croie l'entendre encore?

Après une nouvelle pose, on demanda avec émotion :

— Ce jeune enfant, dont vous parlez, n'a-t-il pas trouvé le chemin de votre cœur par cette seule circonstance qu'il ressem-

blait à... à une personne qui autrefois vous était chère?

— Que vous importent mes affections ou mes haines? demanda le colonel d'un ton d'impatience.

— Vous êtes irrité! Faut-il que je me retire?

— Oh! non, non, restez... Malgré l'étrangeté de cette aventure, il y a en vous un charme irrésistible que je ne saurais définir. Je ne puis ni vous voir ni vous toucher; vos paroles me confondent et m'épouvantent; et cependant j'éprouve du bien-être à vous savoir près de moi.

— Vous m'aimez donc encore? demanda-t-on avec vivacité.

— Homme ou femme, ange ou démon, voulez-vous me rendre fou?

— On oublie si vite, continua l'inconnue en soupirant; autrefois vous juriez un amour éternel à une pauvre fille qui vous avait donné son âme, qui voulut mourir

quand elle se crut lâchement abandonnée par vous, et aujourd'hui vous allez chasser de votre cœur jusqu'à son souvenir. Dans un but de fortune et d'ambition, vous allez accorder à une autre ce titre d'épouse qui lui était dû à elle; puis vous aimerez comme vous avez aimé...

— Non, cela n'est pas! cela ne sera jamais! interrompit Verneuil impétueusement. Nulle autre femme n'occupera jamais dans mes affections la place de ma chère Galatée... Mais où me laissé-je entraîner? continua-t-il avec une espèce de colère contre lui-même; de quel droit vient-on me demander compte de mes sentiments les plus intimes et les plus délicats? Encore une fois, il y a de l'imprudence à braver ainsi un homme robuste et résolu!

— Eh! quel usage pourrait faire le colonel Verneuil de son courage et de sa force envers sa malheureuse amie? dit l'inconnue avec un accent de reproche.

— Encore ! répéta Armand.

Cependant ses jambes fléchissaient sous lui, et ses dents claquaient.

— Vous ne me croyez pas? répliqua-t-on ; je vais donc dissiper vos doutes... Une nuit, à quelques pas d'ici, sous le grand oranger, vous eûtes avec Galatée une conversation que nulle créature humaine n'a pu entendre, et que nulle bouche n'a pu répéter. Dans cette nuit solennelle, vous jurâtes à Galatée de ne jamais épouser d'autre femme qu'elle, et Galatée à son tour vous jura de ne jamais appartenir à un autre que vous. Vous lui offrîtes de lui écrire ce serment et de le signer avec votre sang ; la pauvre enfant refusa ; elle ne savait pas lire. Vous en souvenez-vous ?

— C'est vrai, mon Dieu ! c'est vrai, répliqua Armand glacé de terreur.

— Alors, continua la voix, vous tirâtes de votre doigt une bague en cornaline, dernier présent de votre mère mourante, et

vous le passâtes au doigt de Galatée en lui disant : « Voici votre anneau de fiançailles : morte ou vivante, je suis à vous. » Armand de Verneuil, avez-vous prononcé ces paroles?

Cette fois le colonel n'eut pas la force de répondre.

— Étendez la main, reprit-on.

Verneuil obéit machinalement, et il sentit une main douce effleurer la sienne.

— Galatée vous rend votre serment, dit l'inconnue avec un accent douloureux. Cet anneau vous l'offrirez librement à la femme que vous avez choisie... Adieu!...

La voix s'affaiblissait comme si la personne qui parlait s'éloignait graduellement. Armand, exalté jusqu'à la frénésie, s'avança les bras ouverts en s'écriant :

— Galatée! ma chère Galatée!... c'est donc toi?

— Adieu! murmura l'interlocutrice tristement.

Verneuil s'élança vers l'endroit où la voix se faisait entendre. Mais il sentit ses pieds arrêtés par un obstacle invisible; ses bras n'embrassèrent que le vide, et il tomba évanoui en poussant un cri déchirant, qui retentit au loin dans le silence de la nuit.

Quand Armand revint à lui, il se trouva sur son lit. Une bougie éclairait la chambre, et Ravaud, debout à son côté, lui prodiguait les soins les plus empressés. Les vêtements légers du capitaine étaient humides de rosée, et cependant une sueur abondante découlait de son front balafré.

— Eh bien! cela va-t-il mieux, mon cher Armand? demanda-t-il en voyant enfin le malade rouvrir les yeux; le diable m'emporte si jamais j'ai vu une pâmoison aussi tenace; pendant un moment je vous ai cru mort... Mais buvez ceci, ça achèvera de vous remettre du cœur au ventre.

Il insinua entre les dents serrées du colo-

nel le goulot d'un flacon d'eau-de-vie, et Verneuil dut en avaler quelque gouttes malgré sa résistance. Cette liqueur réconfortante, bien qu'elle ne fût pas précisément ce qui convenait le mieux à son état, le ranima un peu.

— Sommes-nous seuls, capitaine? demanda-t-il en promenant autour de lui des yeux égarés; êtes-vous sûr que nous soyons seuls?

— Et qui diable pourrait pénétrer ici, à moins de prendre le chemin que j'ai pris moi-même, celui de la fenêtre? La porte est fermée à double tour, et personne ne saurait entrer sans notre permission.

— On est entré pourtant, et je n'oublierai jamais la visite que j'ai reçue ici tout à l'heure... Mais où étiez-vous, Ravaud, pendant que j'avais si grand besoin de votre présence et de vos encouragements?

— Ma foi, Verneuil, répliqua Ravaud d'un air embarrassé, je commence à croire comme

vous que cette maudite maison est vraiment ensorcelée. En vous quittant, je suis allé me mettre en embuscade dans un buisson à quelques pas du grand oranger; mais, voyez le guignon! A peine y étais-je installé, que j'ai senti une invincible envie de dormir. Sans doute le vin que j'ai bu ce soir était d'une qualité particulièrement capiteuse, ou bien, ce qui est plus probable, on y a mêlé quelque drogue soporifique, car j'ai tenté vainement de lutter contre ce sommeil. D'ailleurs, ma mission m'interdisait toute espèce de mouvement pour faire circuler mon sang engourdi. Je suis donc resté sottement étendu sur l'herbe humide jusqu'au moment où le cri que vous avez poussé m'a réveillé en sursaut. Alors je suis parvenu à secouer un peu l'espèce de torpeur qui s'était emparée de moi, et j'ai grimpé jusqu'ici à grand'peine... En ce moment encore, je ne sais ce que j'ai; ma tête bourdonne comme un pot d'eau sur le feu, et je puis à peine me soutenir.

En même temps il étendit les bras, et bâilla à se démonter la mâchoire.

— Et quand vous êtes entré ici, Ravaud, demanda le colonel avec agitation, n'avez-vous vu personne ?

— Eh! qui diable aurais-je pu voir? La chambre était noire comme un four... Je vous ai appelé, vous n'avez pas répondu. Je me suis empressé d'allumer la bougie, et alors je vous ai trouvé les pieds entortillés dans le matelas qui devait me servir de lit, le visage contre terre, pâle et sans mouvement comme un cadavre. La peste me crève! Armand, j'ai été sur le point de perdre la tête en vous voyant dans cet état... Mais enfin, vous voici mieux, et je vous prie de m'expliquer ce qui s'est passé pendant que je ronflais là-bas sur le gazon. Il s'agit encore de quelque revenant, j'en jurerais !

Verneuil fit un signe de tête.

— Que l'enfer qui les a vomis les ravale et les garde dans son maudit ventre! s'écria le

capitaine en serrant les poings ; vraiment, mon pauvre Verneuil, si cela dure seulement vingt-quatre heures de plus, vous y laisserez la peau... Mais exposez-moi la chose ; vous n'êtes pas homme à faire ainsi la carpe pour une bagatelle.

Armand lui conta d'une voix faible, non sans des soubresauts et des tressaillements fréquents, l'étrange visite qu'il venait de recevoir, et sa conversation avec la personne inconnue. Ravaud écoutait bouche béante.

— Je m'y perds, parole d'honneur ! dit l'honnête capitaine en laissant tomber ses bras contre son corps ; c'est la bouteille à l'encre ; je barbote, je n'y suis plus du tout... A moins, continua-t-il d'un air de réflexion, que vous ne soyez décidément sujet à rêver tout éveillé !

— Oh ! non, non, Ravaud, cette fois j'en suis certain, répliqua Verneuil avec assurance : pendant que cette voix surnaturelle me parlait, je me souvenais de vos conseils ; malgré mon trouble, j'avais le courage d'ana-

lyser mes impressions. Non, mes sens ne m'ont point trompé, et je jouïssais, en ce moment de crise, du plein exercice de mes facultés... D'ailleurs, ajouta-t-il en dégageant son bras des couvertures, ne puis-je pas vous fournir une preuve irréfutable de la vérité de mes assertions? Regardez!

Et il montrait à son doigt la bague en cornaline qu'il avait recouvrée d'une manière si incompréhensible.

Cette preuve était décisive, et Ravaud se remit à se gratter le front afin de faciliter le travail de sa pensée.

— Cette persécution impitoyable, dit-il enfin, ne peut évidemment avoir d'autre cause que la rancune de votre parent pour vos anciens torts envers lui, et, selon toute probabilité, la dame voilée qu'il a ramenée de France est l'instrument de sa lâche vengeance. Certainement la femme en question se trouve encore au Val-Perdu, quoique les domestiques se soient montrés d'une discré-

tion incroyable à cet égard. C'est sans doute quelque aventurière à laquelle le comte de Rancey aura trouvé une grande ressemblance avec votre Galatée, et qu'il aura dressée pour servir ses projets. On a vu des exemples de ces ressemblances singulières exploitées par des intrigants... Vous êtes bien jeune, colonel, pour avoir entendu parler de la fameuse affaire du collier de l'ex-reine Marie-Antoinette; mais il est notoire qu'une actrice, du nom d'Oliva, parvint à se faire passer pour la reine dans les jardins mêmes de Trianon, et qu'elle dupa ainsi ce pauvre benêt de cardinal de Rohan...

Armand secoua la tête avec incrédulité.

— Eh! que diable! s'écria Ravaud impatienté, quand on ne trouve pas d'explications raisonnables, il faut bien en chercher de romanesques... Enfin, mon ami, j'avoue que je suis à bout de suppositions; mais si j'étais à votre place, j'emploierais un moyen énergique pour en finir sans retard.

— Quel est ce moyen, Ravaud? De grâce, conseillez-moi, car je suis incapable de penser et d'agir par moi-même.

— Demain matin je prendrais un des pistolets qui sont là, et j'irais trouver le comte de Rancey... Je lui poserais l'instrument sur le front, et je lui annoncerais poliment l'intention de lui brûler la cervelle s'il ne m'apprenait à l'instant la cause de ses indignes momeries. Je parie cent contre un que le vieux se le tiendrait pour dit, et vous donnerait le mot de l'énigme sans rechigner davantage.

Armand s'agita convulsivement.

— Menacer un vieillard, mon parent, mon tuteur! balbutia-t-il, ce serait lâche... Si pourtant, comme la pensée m'en est venue déjà, continua-t-il avec égarement, un pouvoir occulte, indéfinissable, dont l'existence confond la raison humaine, s'était réellement manifesté à moi pour me rappeler mon devoir? J'ai douté toute ma vie... mais que

sais-je ? Quand l'intelligence est vaincue, il est bien permis de penser...

— Ah! si nous retombons dans la sorcellérie, interrompit Ravaud avec humeur, je retire mon épingle du jeu, et il nous vaudrait mieux dormir.

Armand lui adressa un sourire triste, et lui serra la main.

— Excusez-moi, mon vieux camarade, lui dit-il; je dois vous faire pitié, je le sens; mais vous ignorez combien un amour profond change notre nature et peut aisément fausser nos facultés... Enfin, nous causerons plus à loisir de tout ceci demain matin. Vous paraissez accablé de sommeil, et moi-même je me sens fort abattu... Adieu donc : demain, au jour, nous serons mieux en état de reconnaître la vérité.

Le capitaine ne put que balbutier de faibles objections contre cette proposition. En dépit de lui-même, ses paupières étaient appesanties, et ses sens engourdis. Il se résigna

donc à suivre le conseil d'Armand ; et, laissant la bougie allumée pour le cas où le spectre jugerait à propos de se montrer de nouveau, il se jeta tout habillé sur son matelas, où il ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil presque léthargique.

Le reste de la nuit se passa tranquillement. Néanmoins Verneuil, dévoré d'une fièvre ardente, ne fit que s'agiter en prononçant par intervalles des mots entrecoupés et sans suite. Dès que le jour parut, il se leva avec effort, alla appeler son domestique, couché dans une pièce voisine, et l'envoya s'informer si M. de Rancey était visible. Le domestique revint bientôt annoncer que le comte était déjà sur pied et s'occupait des préparatifs du départ.

Armand acheva de s'habiller avec le secours de cet homme, et le congédia. Puis il se prépara à quitter la chambre quoiqu'il fût blanc comme un suaire, et que ses jambes eussent peine à le porter. Ravaud, assis sur

son matelas, l'observait avec un vif intérêt.

— Colonel, demanda-t-il, que comptez-vous faire?

— Vous le saurez, mon ami; accompagnez-moi, car aussi bien il me serait impossible de marcher sans aide.

Ils descendirent en silence. Dans la salle basse ils trouvèrent M. de Rancey, son fils et sa fille, entourés de paquets qu'on se disposait à charger sur une lourde berline stationnant dans la cour.

A la vue du colonel, le vicomte et la vicomtesse ne purent retenir un cri d'effroi. Le vieillard lui-même eut comme un mouvement de regret.

— Grand Dieu! mais il se meurt, dit Estelle en regardant son père.

— Est-il possible, dit le vicomte, qu'en si peu de temps?... Asseyez-vous, mon cher colonel, ajouta-t-il en avançant un siége avec empressement; vous respirez à peine.

Armand s'assit. M. de Rancey, qui avait eu

le temps de se remettre d'une première impression, s'approcha à son tour :

— En effet, M. de Verneuil, dit-il froidement, vous paraissez avoir mal dormi. Seriez-vous malade? Voilà une circonstance fâcheuse au moment de nous mettre en voyage!

— M. le comte, répliqua le colonel d'un ton ferme, il ne peut plus être question du voyage projeté... Je vous remercie de vos bonnes intentions à mon égard, mais je n'en profiterai pas.

— Y songez-vous, Armand? Et votre mariage qui manquera peut-être? et votre fiancée qui vous attend?

— Elle m'attendra vainement, monsieur, car j'ai une fiancée dont les droits sont plus anciens et plus sacrés.

Le vieillard le regarda fixement.

— Quelle est cette nouvelle folie, monsieur? dit-il d'un air mécontent; la fiancée dont vous parlez peut-elle entrer en parallèle

avec mademoiselle Louise de Sancy, une des plus belles, des plus riches, des plus nobles héritières de France?

— Avec de pareils avantages, mademoiselle de Sancy est en droit d'exiger de son futur époux un attachement réel que je ne saurais lui apporter.

— Mais avez-vous bien réfléchi, mon cher enfant, aux suites probables d'une telle rupture? Votre avenir militaire peut en recevoir une grave atteinte.

Ravaud étouffa à moitié un gros juron.

— Peu m'importent maintenant la gloire et la fortune! reprit le colonel avec abattement; je ne pense pas que désormais mon existence doive être bien longue... Si l'on me refusait l'honneur de chercher la mort à la tête du régiment que je commande, nul du moins ne pourrait m'empêcher de la chercher dans les rangs obscurs du soldat.

— L'entendez-vous, monsieur? l'entendez-vous? s'écria Ravaud hors de lui en s'adres-

sant au comte ; voilà où ont abouti ces persécutions inouïes, ces apparitions, ces fantômes de contrebande! Il parle de braver l'empereur comme de boire un verre d'eau fraîche.

— M. le capitaine Ravaud me permettra de traiter librement avec mon parent de nos affaires de famille, intérrompit le comte avec beaucoup de dignité... Armand de Verneuil, ajouta-t-il en s'adressant au colonel, vous ne me contesterez peut-être pas le droit de vous demander la cause d'une résolution aussi désespérée : quelle est cette personne pour laquelle vous renoncez si aisément à votre brillante carrière et à la faveur d'un protecteur tout-puissant?

— Une femme dont un seul regard eût pu autrefois me récompenser amplement de ces sacrifices, et qui maintenant ne règne sur moi que par le souvenir, car elle est morte!

Une espèce de frémissement courut parmi les auditeurs.

— Vous ai-je bien compris? Serait-ce de Galatée, de ma malheureuse pupille que vous voulez parler?

— C'est d'elle, en effet, M. le comte; je l'aimais, je lui avais juré de n'épouser jamais d'autre femme qu'elle, et, pour gage, je lui avais passé au doigt l'anneau de ma mère. Cette promesse, je n'avais pas cru l'éluder en consentant à donner mon nom à la jeune fille inconnue dont une volonté souveraine m'imposait l'alliance... Mais je m'étais trompé; la nuit dernière les morts sont sortis du tombeau pour me reprocher ma faute... Je resterai toujours le fiancé de Galatée.

Il y eut un moment de silence à la suite de cette déclaration explicite. Mais Ravaud ne put contenir longtemps son indignation, et s'écria avec ironie en se tournant vers le comte :

— Eh bien! monsieur, êtes-vous enfin satisfait du résultat de vos machinations? Votre malheureux parent vous semble-t-il avoir suf-

fisamment la cervelle à l'envers?... Et l'on croit que je laisserai faire, moi ; que je permettrai plus longtemps de torturer et de mystifier un brave camarade ! Non, de par la peau du diable !... A nous deux, mon vieux monsieur, si vous le voulez bien...Vous allez nous dire sur-le-champ quel est le but des sottes mascarades qu'on voit ici depuis l'arrivée du colonel Verneuil ; oui, vous le direz, entendez-vous? quand je devrais, pour vous y forcer, mettre le feu au quatre coins de cette bicoque et assommer tous ceux qui tenteraient de la défendre !

Les assistants paraissaient stupéfaits de cet éclat, que les circonstances justifiaient pourtant jusqu'à un certain point.

— Au nom du ciel ! modérez-vous, dit la vicomtesse à voix basse en se glissant derrière Ravaud ; vous allez tout perdre.

— Capitaine, dit Verneuil d'un ton de reproche, est-ce ainsi que vous tenez vos promesses? Mais vous rétracterez, je l'espère,

ces paroles inconvenantes, et vous demanderez pardon à M. le comte...

— J'en suis bien fâché, Armand, mais je ne rétracterai rien, et je n'ai pas l'habitude de demander pardon ; vous êtes mon chef au régiment, mais ici vous n'êtes que mon égal.

M. de Rancey conservait une attitude calme et dédaigneuse.

— Le capitaine Ravaud oublie où il est, et à qui il parle, dit-il.

— Je n'oublie rien, et je sais ce que je fais, s'écria le militaire hors de lui ; je me conduis comme un brutal et un grossier soldat, c'est possible ! J'en rendrai raison plus tard à vous, à votre fils, à Armand lui-même, à l'univers entier, s'il le faut... Mais, mille tonnerres ! je dirai ce que j'ai sur la conscience... Y a-t-il du bon sens de se conduire envers un parent comme on s'est conduit envers ce pauvre Verneuil ? Il est à peine depuis quarante-huit heures dans cette baraque d'enfer, et il est déjà à moitié mort et à moitié fou... Mais je

ne laisserai pas achever ce qu'on a si bien commencé. M. le comte de Rancey, vous allez vous expliquer sur-le-champ ; vous allez nous faire connaître le motif de ces ridicules pasquinades que l'on a eu le malheur de prendre au sérieux... Voyons, parlez ; il faut en finir...

— Et qu'arriverait-il, monsieur, demanda le vieillard avec hauteur, si je ne pouvais ou si je ne voulais pas répondre à une sommation aussi insolente?

— Ce qui arriverait? répéta Ravaud l'œil en feu et la bouche écumante, vous allez le voir, vieil insensé, qui sacrifiez l'existence et la raison d'un des plus braves soldats de l'empereur à de stupides chimères.

Ils s'élança vers M. de Rancey avec impétuosité comme pour le frapper. La vicomtesse poussa des cris perçants. Le vicomte et Armand lui-même se jetèrent sur Ravaud pour le retenir ; mais ils fussent difficilement venus à bout du capitaine dont la force était

doublée par la rage, si M. Guillaume et quelques domestiques n'étaient entrés dans la salle, attirés par le bruit. Avec leur aide, Ravaud fut assis de force dans un fauteuil, et on ne lui laissa la liberté de ses mouvements que lorsque, épuisé de fatigue, haletant et déjà repentant, il eut donné sa parole de renoncer à la violence.

Le comte de Rancey était resté froid et impassible pendant cette scène; l'on eût dit que des réflexions amères l'empêchaient d'en ressentir toute l'indignation qu'elle devait naturellement lui inspirer. Quand il eut vu le capitaine tout à fait calme, il fit signe aux domestiques de se retirer, et il dit avec dignité :

— M. Ravaud, avant de m'outrager ainsi dans ma propre maison, en présence de ma famille, aurait dû songer peut-être que son ami ne tirerait aucun avantage de cet inqualifiable procédé... Ne vous défendez pas, colonel Verneuil; pour votre honneur, je

veux croire que vous êtes entièrement étranger à cet acte de lâcheté... Cependant vous ne trouverez pas mauvais que je refuse de m'exposer de nouveau à d'offensantes démonstrations !

Il salua, et quitta la salle.

— Ah ! monsieur, qu'avez-vous fait? dit la vicomtesse à Ravaud en fondant en larmes ; cette épreuve était la dernière, et bientôt... Mais voilà mon père irrité de nouveau, et si vous saviez combien il est opiniâtre dans ses colères !

— Madame, dit le vicomte d'un ton grave, c'est à moi de demander compte au capitaine Ravaud de ce qui vient de se passer, et nous traiterons tout à l'heure cette affaire à loisir... Le plus pressé, pour le moment, est de voir mon père et de tâcher de l'apaiser. Venez donc, et prévenons, s'il est possible, de nouveaux malheurs.

Il prit la main de sa femme, et l'entraîna précipitamment.

Restés seuls, Armand et le capitaine gardèrent un pénible silence, sans se regarder ; enfin, Ravaud se leva et s'approcha de son ami en lui disant d'un air humble et contrit :

— Eh bien ! Verneuil, est-ce que vraiment vous m'en voudriez... pour...

— Laissez-moi, répliqua le colonel brusquement ; vous venez de briser en quelques minutes une affection de quinze années ; tout est fini entre nous ; laissez-moi !

— Allons ! bien ; me voilà dans de beaux draps ! dit Ravaud d'un ton piteux ; tout le monde tombe sur moi à la fois parce que j'ai osé défendre en homme l'existence et le repos d'un brave camarade... Voyons, Armand, la main sur la conscience, pouvez-vous me garder ainsi rancune d'un excès d'amitié pour vous?

— Votre amitié est comme celle de l'ours de la fable, qui prend un pavé pour écarter les mouches... Mais il suffit ; le capitaine

Ravaud comprendra sûrement qu'après avoir ainsi outragé le maître de cette maison, il serait sage à lui de ne pas s'exposer à de déshonorantes représailles.

— C'est juste, reprit Ravaud avec amertume, et, dans ce cas-là, je ne pourrais sans doute compter sur l'appui du colonel Verneuil... Eh bien! je pars, Armand. Je suis entré presque de force dans cette maison, espérant pouvoir vous être utile ; j'en sors maintenant honteusement chassé pour avoir embrassé trop chaudement vos intérêts; vous vous en souviendrez peut-être un jour... Adieu.

Il tendit la main au colonel, qui ne la serra pas et détourna la tête. Les yeux de Ravaud devinrent humides, mais il salua en silence et il allait s'éloigner, quand la vicomtesse de Rancey rentra toute joyeuse. A l'air consterné de Ravaud, elle devina de suite de quoi il s'agissait.

— Ne nous quittez pas si vite, capitaine,

dit-elle en souriant ; vous n'êtes peut-être pas un aussi grand criminel que l'on a l'air de le croire, et je ne désespère pas de faire bientôt votre paix avec mon père ; peut-être ne sera-t-il pas trop difficile sur les excuses qu'il est en droit d'attendre, car il paraît avoir enfin conscience de certains torts, sinon envers vous, du moins envers quelqu'un de votre connaissance.

— Ah ! madame, dit le pauvre Ravaud avec un gros soupir, ce n'est pas M. de Rancey qui est ici le plus injuste et le plus sévère pour moi !

— Bah ! courage, répliqua la bonne petite femme ; votre ami, en ce moment aigri par la souffrance, pardonnera à tous ceux dont il aura cru avoir à se plaindre, quand il sera complétement heureux... Et il le sera avant la fin de cette journée, je vous l'affirme.

— Heureux ! moi ? dit Verneuil.

— Ne secouez pas ainsi la tête, mon cher cousin : oui, je vous le répète, aujourd'hui

même vos chagrins finiront... Mais ne me questionnez pas ; j'ai promis le secret, et je me sauve de peur de manquer à ma promesse... Pour vous, retirez-vous dans votre chambre, et tenez-vous prêt à vous rendre au pré des Anémones quand on vous fera prévenir.

— Au pré des Anémones ? balbutia Armand; quel rapport peut avoir ce lieu sinistre avec...

— C'est l'ordre de mon père, et aussi bizarres que soient ses fantaisies, on est habitué ici à s'y soumettre aveuglément... Faites comme nous, et, cette fois, vous ne vous en repentirez pas.

— Madame, dit Ravaud timidement, le colonel Verneuil est bien faible, et l'endroit dont vous parlez est éloigné...

— Eh ! le colonel n'a-t-il pas votre bras si robuste et si dévoué pour lui servir d'appui?... D'ailleurs, si sa démarche est chancelante quand il ira au pré des Anémones, je vous

garantis qu'au retour il marchera d'un pas fier et assuré... Mais je finirais par en trop dire ; courage, Armand, courage !

Et elle s'enfuit.

Verneuil se perdait dans un chaos de réflexions contradictoires. Enfin il se leva, et posant la main sur l'épaule de son ami, comme s'il n'y avait pas eu entre eux une récente querelle, il lui dit d'un air d'égarement :

— Ravaud, mon bon Ravaud, est-ce que je rêve encore ?

— J'espère que non, répliqua avec émotion le brave militaire. Je commence même à croire que vos prétendus rêves étaient des réalités.

Armand darda sur lui un regard de feu.

— Ravaud, murmura-t-il, auriez-vous aussi le soupçon que Galatée?...

— Eh bien ! oui. Que le fait soit possible ou non, il me paraît résulter nécessairement de tout ceci que votre Galatée est encore vivante.

— Vivante! dis-tu? répliqua le colonel en se jetant dans ses bras et en fondant en larmes; Galatée vivante!... Mes yeux m'auraient-ils trompé? Un miracle se serait-il accompli?

— Miracle ou autre chose, c'est maintenant la seule explication raisonnable que je puisse trouver à tout ce qui vous arrive... Mais ne nous hâtons pas de nous réjouir; le but des manœuvres du comte commence à m'apparaître assez clairement... Défions-nous des piéges, Armand; on veut peut-être encore nous tromper!

VII

Le pré des Anémones.

Les deux amis, tout à fait réconciliés, étaient enfermés dans leur chambre et causaient avec chaleur quand on gratta doucement à la porte. Ravaud alla ouvrir, et le petit Charles, dans sa plus pimpante toilette, les cheveux fraîchement bouclés, entra en sautillant. Il courut au colonel et lui baisa la main.

— Mon bon ami, lui dit-il avec sa gentil-

lesse naïve, voulez-vous me permettre de vous conduire au pré des Anémones?... Il est temps.

— Quoi! mon petit homme, demanda Ravaud étonné, est-ce vous qui devez nous servir de chef de file? Vous êtes encore bien jeune pour marcher devant des officiers de l'empereur.

— Allons donc, capitaine, reprit l'enfant en se redressant d'un air martial, ne m'a-t-on pas dit qu'il y avait dans l'armée de l'empereur des tambours qui n'étaient pas plus grands que moi?

— Bravo! bien répondu, s'écria Ravaud émerveillé; sur ma parole, ce petit drôle est un prodige pour son âge!

Et prenant l'enfant dans ses bras, il lui râpa les joues avec sa rude moustache. Le colonel souriait.

— Pourquoi ne le suivrions-nous pas? dit-il; un pareil messager ne peut annoncer que joie et succès... Partons.

On descendit dans la cour. Aucune personne de la famille de Rancey ne se présenta ; le jardin et les alentours de la maison étaient déserts. L'enfant se dirigea résolûment vers l'avenue de tilleuls, et les deux militaires le suivirent en silence.

Le temps était beau ; néanmoins des nuages blancs passaient par intervalles sur le soleil, et formaient dans le Val-Perdu mille accidents de lumière. Armand, dévoré d'impatience, cherchait à percer du regard les massifs d'arbres qui s'élevaient à droite et à gauche ; mais cette partie de la vallée paraissait solitaire et abandonnée comme le reste.

En désespoir de cause, il se retourna vers le petit Charles qui marchait gaiement à son côté.

— Eh bien ! mon garçon, lui demanda-t-il d'un ton caressant, ne pouvez-vous me dire ce que nous allons voir là-bas, au pré des Anémones ?

— Quoi ! vous ne le savez pas, mon bon

ami ? dit l'enfant en levant sur lui ses yeux aussi bleus que l'azur du ciel ; il y a une grande, grande fête...

— Et qui assistera à cette fête, mon cher enfant? demanda Ravaud devinant l'intention du colonel.

— D'abord, il y aura M. de Rancey, puis mon oncle le vicomte, puis ma tante la vicomtesse, et puis ma petite maman...

— *Votre tante* la vicomtesse, interrompit Armand avec précipitation ; que dites-vous donc, étourdi? Est-ce que Estelle, c'est-à-dire la vicomtesse de Rancey n'est pas votre mère?

Charles sourit d'un air fin.

— Comme vous êtes *enfant*, mon bon ami, dit-il ; vous savez bien que ma tante la vicomtesse est ma tante.

— Mais alors, quelle est votre mère, à vous ; où demeure-t-elle?

— Elle demeurait en France, là-bas, bien loin, bien loin ; mais elle est revenue depuis

peu de jours... Elle est bien bonne pour moi ; toujours elle me prend sur ses genoux, et elle m'embrasse, elle m'embrasse...

— Mais son nom? je vous ai demandé comment elle s'appelait.

— Elle s'appelle petite maman.

Armand regarda Charles pour s'assurer s'il ne répétait pas une leçon apprise d'avance ; mais l'adorable innocence empreinte sur le visage de l'enfant ne lui laissa aucun soupçon à cet égard. Il se tourna vers Ravaud :

— Avez vous entendu? demanda-t-il avec agitation, Estelle n'est pas sa mère... Ami, comprenez-vous combien cette circonstance inconnue jusqu'ici peut me donner à penser?

— Prenez garde, colonel ; nous avons déjà fait assez de suppositions passablement hasardées pour nous en abstenir désormais. Patience donc! nous n'attendrons pas longtemps.

— C'est juste, murmura Verneuil en soupirant.

Ils continuèrent d'avancer en silence.

Tout à coup Charles s'arrêta et regarda la main d'Armand qui retenait délicatement la sienne.

— Mon bon ami, dit-il d'un ton boudeur, pourquoi donc avez-vous pris la bague de petite maman ?

Le colonel tressaillit.

— Quoi ! mon enfant, demanda-t-il en lui montrant la bague en cornaline qu'il portait à son doigt, ce bijou aurait-il appartenu à votre mère ?

— Oh ! je le reconnais bien ; quand nous étions là-bas en France, maman regardait souvent cette bague ; quelquefois elle la baisait et elle me la faisait baiser, puis elle pleurait.

— Plus de doute, Ravaud ! s'écria Verneuil dans une agitation extrême ; en effet, quand je rapproche les événements et les époques, il me semble que cet aimable enfant, dont les traits me rappelaient ceux d'une personne chère, vers lequel je me sentais entraîné avec

tant de force, pourrait être... Mais non, non, vous avez raison, continua-t-il en repoussant Charles avec une sorte de colère, ne nous arrêtons pas à de pareilles pensées ; le désenchantement serait trop affreux !

Et il se remit à marcher à grands pas. Ravaud le suivit en hochant la tête.

— Oui, oui, de par tous les diables ! la chose est assez claire maintenant, grommelait-il ; toutes les momeries de ces derniers jours avaient pour but de réveiller une ancienne passion dans le cœur du pauvre colonel et de le dégoûter adroitement du grand et riche parti choisi par l'empereur. Maintenant qu'il est bien pris, on va vouloir l'embâter d'une femme et d'un enfant qu'il aura oubliés dans son ancienne garnison ; il consentira à tout parce qu'il a la tête tournée, et sa fortune, son avenir militaire seront perdus... C'est là un méchant tour du vieux ; une véritable trahison. Comment faire pour empêcher Armand de se sacrifier ? S'il n'y

avait que la mère, on tâcherait... Mais il aime déjà cet enfant, et vraiment le drôle est gentil comme un amour!

Et, tout en grondant, l'honnête officier qui voyait le petit Charles s'efforcer vainement de les atteindre l'enleva dans ses bras et l'emporta avec toutes sortes de précautions pour ne pas le blesser aux épines et aux ronces du chemin.

On atteignit ainsi la lisière du pré des Anémones, et Armand, qui marchait le premier, s'arrêta brusquement d'un air effaré. Ravaud se hâta de le rejoindre avec l'enfant, et tous ensemble contemplèrent avec étonnement un spectacle inattendu.

Ce lieu, autrefois si sauvage, avait maintenant un aspect imposant et animé. Des guirlandes de verdure couraient d'arbre en arbre autour de la prairie, et chaque tronc était en outre décoré de gros bouquets de fleurs fraîchement cueillis; à voir cette prodigieuse quantité de festons, on s'expliquait à quoi

les gens de service avaient été occupés depuis le matin. Mais ce qui attirait d'abord l'attention, c'était une grande tente de soie pourpre qui s'élevait sur le bord du lac, précisément au-dessus du petit monument commémoratif. La roche elle-même avait disparu sous de riches tentures garnies de dentelles, et formait un somptueux autel que dominait la croix. Un calice précieux et d'autres vases sacrés décoraient cet autel ; des cierges brûlaient dans de magnifiques candélabres d'argent ; et quand le vent soulevait par intervalles les voiles du fond, on apercevait le ciel lumineux et les eaux miroitantes de l'étang.

A l'entrée de la tente on avait étalé un tapis des Gobelins et deux coussins de velours à crépines d'or. L'un de ces coussins était inoccupé ; sur l'autre était agenouillée une femme de mise élégante, mais soigneusement enveloppée d'une gaze épaisse qui la cachait tout entière. Debout, à son côté, se tenait un vieux prêtre catholique, revêtu de ses or-

nements sacerdotaux ; il semblait attendre quelqu'un pour commencer une pieuse cérémonie. Le comte de Rancey, en habit à la française, décoré du cordon bleu qu'il avait reçu autrefois des mains de Louis XV ; le vicomte et la vicomtesse, en brillants costumes de salon, occupaient des fauteuils derrière la dame voilée. Enfin M. Guillaume, son frère Victorien et un personnage grave qui semblait être un homme de loi, formaient, à quelques pas, un petit groupe immobile et respectueux.

Ce tableau, où la nature et l'art confondaient leur luxe et leur magnificence ; ces riches étoffes et cette verdure émaillée de fleurs, ces bougies parfumées et ce ciel éblouissant, ces voiles de pourpre, ces ornements d'or, en regard de cette fraîche prairie, de ces eaux tranquilles, de ces lointains pittoresques, étaient bien capables de frapper vivement l'imagination, et l'attitude solennelle des personnages qui environnaient la

tente ajoutait encore à cette impression. Mais les regards d'Armand s'étaient portés exclusivement sur la femme agenouillée au pied de l'autel, et son cœur avait bondi dans sa poitrine.

— C'est elle ! s'écria-t-il, ce ne peut être qu'elle...

— C'est petite maman, s'écria l'enfant en s'échappant des bras de Ravaud.

Et il se mit à courir vers le monument. Verneuil allait l'imiter ; le capitaine le retint :

— Je ne devine pas à quoi tend cet appareil, dit-il tout bas ; mais, de par le diable ! Armand, ne vous pressez pas trop de faire ce qu'on exigera de vous...

En ce moment, le comte s'avançait vers eux. Il devina les soupçons que Ravaud cherchait à inspirer au colonel, et il lui adressa un sourire dédaigneux.

— Je vois, dit-il, que M. Ravaud conservera jusqu'à la fin ses injustes défiances... Heureusement, je l'espère, il n'est pas par-

venu encore à les faire partager à son ami.

— Non, non, mon cher parent, répliqua Armand avec agitation ; mais, de grâce, que signifient ces étranges apprêts ? Quelle est cette femme que je vois là-bas prosternée à cet endroit fatal ?...

— Armand, il s'agit d'une expiation au lieu même où deux personnes ont commis de grandes fautes... L'une des coupables est prête ; son complice voudra-t-il se joindre à elle ?

— Au nom du ciel ! monsieur, cessez de me parler par énigmes... Cette femme, quelle est-elle ?

— On ne songe pas à vous cacher ce secret plus longtemps... C'est une pauvre créature, autrefois innocente et pure, dont vous avez flétri l'existence, dont vous avez abusé la jeunesse candide. Réduite au désespoir, elle osa attenter à ses jours, mais elle fut sauvée miraculeusement des eaux par mon fils, qui l'avait suivie de loin...

— Elle a été sauvée! c'est donc vrai!... Ah! Ravaud, Ravaud, que de douleurs vous m'eussiez épargnées depuis six ans, si vous m'aviez permis d'observer, du haut du rocher blanc, les suites de la terrible catastrophe dont le hasard m'avait rendu témoin... Mais qu'importe, puisqu'elle existe! Tout est oublié, tout est pardonné. Conduisez-moi près d'elle, M. le comte... Mais pourquoi se cache-t-elle? Pourquoi ne paraît-elle pas s'apercevoir de ma présence?

— C'est qu'aujourd'hui les remords sont venus, et elle voudrait cacher la rougeur de son front à celui-là même qui fut cause de sa honte. Elle ne montrera son visage qu'après avoir obtenu au pied des autels la réparation à laquelle elle a droit, et qu'elle attend...

— Marchons, monsieur, je suis prêt! dit Verneuil impétueusement.

— Un moment, colonel, pas tant de précipitation! s'écria Ravaud avec chaleur; on n'épouse pas comme ça, le *conjungo* sur la

gorge, sans avoir eu le temps de se retourner... L'empereur ne plaisante pas, et quand il apprendra le sot mariage qu'on veut vous faire contracter, il sera fort irrité, je vous en avertis.

— Il y a quelque chose, dit M. de Rancey sévèrement, qui parle plus haut que le plus puissant prince du monde, c'est la voix de l'honneur et de la conscience... Armand de Verneuil, vous devez un époux à la malheureuse fille séduite; vous devez un père à votre enfant!

— Mon enfant! répéta Verneuil les larmes aux yeux; ah! je n'hésite pas... Galatée et mon enfant me tiendront lieu de tout le reste.

En même temps, il prit le bras du vieillard et l'entraîna vers la tente. Ravaud se décida à les suivre en grommelant :

— On s'arracherait la moustache qu'il n'en serait que ça. Voyons donc comment finira la comédie. Pauvre Armand, épouser *une ancienne!*... Quel traquenard infâme!

A l'approche du colonel, les assistants s'étaient levés ; le vicomte lui serra furtivement la main, la vicomtesse lui adressa un sourire ; la dame voilée seule n'avait fait aucun mouvement. Quand Verneuil vint s'agenouiller en silence sur le coussin vide à sa droite, elle parut éprouver un léger tremblement, et elle s'affaissa comme si elle allait tomber à la renverse ; mais, par un effort de volonté, elle se redressa aussitôt et reprit son immobilité de marbre.

— Galatée ! ma chère Galatée ! vous que j'ai tant pleurée, vous m'êtes donc rendue ! murmura Armand à son oreille.

Une respiration précipitée agita le voile épais qui couvrait l'inconnue ; mais elle ne répondit pas.

Sur un signe du comte, le prêtre monta à l'autel, et la cérémonie commença.

Il y avait quelque chose de grandiose dans cette pompe religieuse au milieu d'une campagne solitaire. Le soleil, déjà sur son déclin,

pénétrait sous ce dôme de pourpre à travers les longs rideaux entr'ouverts et faisait étinceler la croix d'or, les ornements splendides de l'autel, les vêtements sacrés de l'officiant. A la voix grave et sonore du prêtre se mêlaient le chant lointain des oiseaux, le frémissement de la brise dans les saules tremblants, le clapotement léger du lac contre ses rives. Armand et sa compagne semblaient absorbés par la majesté de cette scène. Derrière eux, Charles, à genoux, ses deux petites mains jointes, marmottait une prière naïve; le comte, son fils et sa fille étaient prosternés sur le tapis. Les autres assistants, au milieu desquels Ravaud lui-même avait pris place, restaient groupés un peu à l'écart, dans une attitude pleine de piété et de respect.

Rien ne troubla le recueillement général jusqu'au moment où Verneuil dut offrir l'anneau nuptial à sa future épouse. Dégageant lentement son bras des voiles qui l'enveloppaient, elle avança une main blanche, d'une

forme divine. Le colonel, tremblant lui-même, passa la bague en cornaline, dont il a été parlé tant de fois, au doigt de sa fiancée ; puis, cédant à un transport irrésistible, il porta vivement à ses lèvres cette main chérie. La dame voilée s'empressa de la retirer avec confusion en murmurant :

— Oubliez-vous donc que vous êtes en présence de Dieu ?

Le trouble d'Armand augmenta encore en entendant cette voix dont les inflexions lui étaient si connues. Son enivrement n'avait pas eu le temps de se dissiper, quand le prêtre lui demanda, selon l'usage :

— Armand de Verneuil, consentez-vous à prendre pour femme... *Louise de Sancy ?*

Le colonel pâlit, et se leva d'un bond.

— Louise de Sancy ! répéta-t-il avec indignation, on me trompe, on s'est joué de moi... Jamais ! jamais !

Cet éclat subit parut consterner une partie de l'assemblée. Cependant, le prêtre impas-

sible attendait gravement que le fiancé eût reprit sa place, et M. de Rancey se contentait de sourire avec ironie. La vicomtesse, qui se trouvait le plus près d'Armand, lui dit à demi-voix :

— Colonel, prenez garde... c'est un sacrilége!

— Si je commets un sacrilége, reprit Verneuil avec énergie, que la faute en retombe sur ceux qui ont abusé de ma crédulité!... J'en demande pardon à cette jeune fille inconnue, complice involontaire, sans doute, de cette honteuse supercherie ; mais ce mariage ne s'accomplira pas!

Plusieurs voix s'élevèrent pour donner à Armand des explications, mais elles furent toutes couvertes par celle plus forte et plus animée de Ravaud :

— Louise de Sancy! s'écria-t-il, ceci change joliment la thèse... Laissez-vous faire, Verneuil... Épousez, morbleu! Pour cette fois, j'en réponds, on joue de franc jeu!

Mais le colonel, exaspéré d'un pareil abus de confiance, n'écoutait pas, et le scandale menaçait de se prolonger, quand la fiancée, immobile jusque-là comme une statue, parut enfin s'animer. Elle écarta son voile et montra à Verneuil un beau et noble visage inondé de larmes. L'effet de cette action fut instantané; les passions violentes qui crispaient le front d'Armand s'effacèrent tout à coup; il retomba à genoux en disant :

— Pardonnez-moi, mon Dieu; j'ai douté un moment de mon bonheur... Il est si grand!

Le silence se rétablit aussitôt dans l'assemblée; l'officiant recommença ses questions, et la cérémonie s'acheva sans autre contre-temps.

A peine les dernières paroles sacramentelles étaient-elles prononcées, que M. de Rancey se leva.

— Armand de Verneuil, dit-il avec solennité en prenant la nouvelle épouse et le petit

Charles par la main, vous pouvez maintenant embrasser votre femme et votre fils... Vous n'avez plus à rougir d'eux, et ils n'ont plus à rougir de vous.

Galatée était déjà dans les bras de son mari qui délirait de joie. Puis, vint le tour de l'enfant que le père et la mère dévoraient de caresses. Les assistants contemplaient avec attendrissement cette scène touchante.

— Ma chère Galatée, disait le colonel dans une sorte d'extase, c'est donc toi?... Tu es vivante, tu es ma femme, la mère de mon enfant!... Oh! pourquoi m'as-tu laissé si longtemps dans l'affreuse conviction que tu n'existais plus? Pourquoi surtout, depuis mon retour au Val-Perdu, t'es-tu plu à me torturer, à faire saigner mes blessures?

— Ne m'accusez pas, Armand, répliqua Galatée avec chaleur; pendant les terribles épreuves de ces derniers jours, je souffrais autant et plus que vous peut-être; mais notre réunion était au prix de ma soumission. Nous

avions trop cruellement offensé notre vénérable tuteur pour ne pas respecter ses volontés, tout impitoyables qu'elles parussent...

— Madame de Verneuil a raison, dit le comte de Rancey; seul je suis coupable des mesures extrêmes, mais salutaires, dont vous vous plaignez, et j'ai eu besoin d'une grande énergie pour assurer votre bonheur comme je l'entendais. Il me fallait me roidir contre ses douleurs et contre les vôtres; j'avais à résister aux représentations incessantes de mes propres enfants; ce matin encore, j'ai reçu à bout portant la bordée un peu brutale du capitaine Ravaud... Cependant j'ai tenu bon, et j'ai eu la satisfaction de voir tout réussir selon mes vœux.

— Mais, encore une fois, monsieur, pourquoi ces mystères? Pourquoi, pendant ces six années, ne m'avez-vous pas rappelé mon devoir, qui était de donner mon nom à mon enfant et de rendre à Galatée la considération du monde? Pourquoi, depuis mon re-

tour, cette fantasmagorie nocturne, ces incidents romanesques?...

— Réfléchissez un peu, mon cher colonel : le lendemain même du combat de Rosenthal, vous quittâtes le pays, et depuis ce temps vous avez été forcé de suivre les armées françaises d'une extrémité à l'autre de l'Europe ; à quoi eût donc servi cet avertissement ? D'ailleurs, j'ignorai longtemps que vous fussiez persuadé de la mort de Galatée ; et votre silence augmentait encore mon irritation contre vous ; plus tard seulement j'ai appris que vous vous croyiez certain d'avoir vu périr d'une façon tragique la pauvre bergère du Val-Perdu, et je vous laissai cette conviction, pensant avec raison qu'elle produirait sur vous une impression forte, favorable à mes desseins.

« Cependant les terribles catastrophes que votre présence avait fait éclater dans ma petite colonie m'avaient éclairé sur la folie de la reclusion à laquelle je m'étais condamné avec ma famille. Après un rêve délicieux de quinze

ans, je me réveillais entre ma pupille déshonorée et le cadavre sanglant de mon fils aîné... Je fis un retour sur moi-même; des réflexions cruelles, des remords vinrent m'assaillir; je m'accusais de tous ces malheurs que je n'avais pu prévoir. J'avais voulu refaire une société dans l'idéal et la poésie, l'inexorable réalité l'avait brusquement anéantie. Je revins donc au terre à terre des idées reçues; je répudiai de décevants mensonges; les barrières que j'avais élevées entre le monde et moi furent pour toujours renversées. Après avoir uni mon fils et la plus jeune de mes pupilles, je les conduisis en France avec Galatée. Là, ils reçurent l'éducation dont je n'avais pu les priver qu'en les déshéritant d'un droit sacré... Hélas! si je n'avais pas opiniâtrément méconnu ce devoir, Lysandre vivrait peut-être encore, et serait devenu mon orgueil et ma joie! »

Là voix du vieillard s'altéra à ce souvenir, et il garda un moment le silence.

— Mais à quoi bon revenir sur ces tristes événements? reprit-il enfin avec plus de calme; votre fiancée, colonel Verneuil, fut instruite en vue du rang qu'elle devait occuper plus tard dans le monde quand elle serait reconnue pour votre femme. Vous apprécierez bientôt les nombreux talents qu'a acquis pour vous plaire l'ignorante bergère Galatée. Mais si l'on s'est efforcé de la rendre digne de vous, c'était un devoir aussi de constater si vous étiez vraiment digne d'elle. Je vous savais inconstant, léger, et j'avais cru reconnaître en vous une grande ambition. Avant de vous confier le sort de ma pupille, je voulais juger si l'affection que vous aviez montrée pour elle était vive et profonde comme une passion, ou frivole comme ces liaisons éphémères que les militaires oublient si vite; je voulais m'assurer surtout si l'amour de la gloire, les goûts changeants et l'humeur vagabonde inhérents à votre profession, n'étoufferaient pas les sentiments de famille. Telle

est la cause des diverses épreuves que vous avez eues à subir depuis votre retour ici, et dont vous vous êtes tiré à votre avantage. Je vous ai trouvé pénétré de la conscience de vos fautes, fidèle au souvenir d'une femme qui s'était donnée à vous avec tant d'abnégation ; votre cœur m'a laissé entrevoir des trésors de tendresse paternelle pour le pauvre enfant innocent dont vous ignoriez encore l'existence... Vous voyez le résultat de mes observations...

Ce que M. de Rancey n'avouait pas, mais ce que l'on a compris sans doute, c'était que les malheurs dont Armand de Verneuil avait été l'occasion au Val-Perdu avaient laissé dans le cœur du comte de sourdes et tenaces rancunes. Ce sentiment avait fini par s'affaiblir avec le temps, mais il avait duré jusqu'au moment où le vieillard avait été désarmé par la douleur et la résignation de sa victime.

Le colonel devina peut-être la vérité ; mais il se garda bien de le faire paraître.

— Oublions le passé, mon digne parent, dit-il avec une cordialité respectueuse; je suis trop heureux maintenant pour m'informer par quels chemins je suis arrivé au comble de mes vœux! Quelles que soient les voies par lesquelles vous nous avez conduits tous, soyez béni pour notre prospérité présente.

Cependant Ravaud allait et venait autour de la tente d'un air d'anxiété véritable. Il profita d'un moment favorable pour tirer le colonel un peu à l'écart et lui demander d'un ton perplexe :

— Par charité, Verneuil, dites-moi donc qui, décidément, vous avez épousé? Est-ce votre bergère d'autrefois, ou la riche demoiselle Louise de Sancy?

Armand se mit à rire.

— Ma foi, mon cher Ravaud, répliqua-t-il, je vous avouerai bonnement que je n'en sais rien. Seulement, j'adore ma femme et je l'adorerai toute ma vie.

Le capitaine fit un bond.

— Quoi! vous ignorez?... Par exemple, voilà du nouveau! C'est à n'y pas croire, sur ma parole!

M. de Rancey soupçonna de quoi il s'agissait, et s'avança en souriant.

— Ah! ah! dit-il, je vois que le capitaine Ravaud, toujours positif, s'attend à de nouvelles explications... Eh bien, que ferait-il s'il avait la certitude que son ami a réellement épousé Louise de Sancy?

— Je donnerais de bon cœur aux époux ma bénédiction, et je me plaindrais seulement qu'on n'eût pas attendu l'empereur pour bâcler convenablement la chose.

Tous les assistants semblaient s'amuser fort de l'étonnement du brave Ravaud; Armand seul le partageait encore.

— En vérité, mon cher parent, balbutia-t-il, je vous avoue que je ne puis comprendre...

— Vous ne comprenez pas que les pupilles du comte de Rancey, connues de vous autre

fois sous les noms d'Estelle et de Galatée, portent dans le monde ceux de Louise et Ernestine de Sancy? répliqua le vieillard avec gaieté. Je savais votre ignorance à cet égard, Armand, et j'en ai profité pour vous dérouter et vous amener à mes fins.

— Mais l'empereur? répéta l'opiniâtre Ravaud, comment l'empereur s'est-il mêlé de tout ceci?

— Rien de plus simple. Je suis allé récemment à Paris, et j'ai causé de mes plans avec mon ancien ami le ministre Z***, qui me promit d'intéresser l'empereur à ce mariage. Tout ce qui a été fait et dit pour vous décider à partir, mon cher colonel, était concerté d'avance entre M. Z*** et moi. Quand vous entriez dans son cabinet, j'en sortais par une autre porte. Aussitôt que votre départ pour Rosenthal a été décidé, je me suis mis moi-même en route avec Louise, afin de vous précéder ici. Maintenant que tout a réussi, je puis donner au colonel, et surtout à son

ami qui s'intéresse particulièrement à ces détails, connaissance d'une pièce que M. le bailli, ici présent, voudra bien consigner dans le contrat de mariage.

Il tira de son portefeuille un papier de grand format, sur lequel il lut :

« L'empereur approuve que, pour les raisons à lui données, le mariage du colonel Armand de Verneuil avec mademoiselle Louise de Sancy soit célébré sans retard en Suisse. Il accorde au colonel de Verneuil cent mille francs de dot, sur son domaine privé, avec le titre de baron pour lui et ses héritiers.

« *Signé :* NAPOLÉON.

« Et plus bas :

« Le ministre Z***. »

Verneuil et Ravaud étaient stupéfaits. Tout à coup le capitaine jeta son chapeau en l'air en criant d'une voix de stentor :

— Vive l'empereur !

Mais il se calma aussitôt, et se retournant vers M. de Rancey :

— Ah! M. le comte, lui dit-il tout confus, j'ai été bien coupable envers vous, et...

— N'en parlons plus, capitaine, interrompit le vieillard en lui serrant la main; vous m'avez en effet traité un peu rudement, mais les amis comme vous sont rares, et il faut bien leur passer quelque chose... Maintenant écoutons le contrat de mariage que va nous lire le bailli de Rosenthal. Vous verrez que le colonel n'a pas fait encore un aussi mauvais mariage que vous le pensez en épousant Galatée.

Le contrat fut lu, en effet, et signé sur un banc rustique. Louise de Sancy apportait à son mari une dot de six cent mille livres en propriétés.

Pendant que la famille se livrait à la joie la plus vive, Guillaume s'approcha timidement du colonel :

— Eh bien, M. le baron, lui dit-il avec son

humble politesse, je vous avais bien prévenu qu'il ne faudrait vous étonner de rien !

Et la petite vicomtesse, se glissant sournoisement vers Armand, murmurait avec malice :

— Mon frère, c'est cette fois que vous allez vous faire berger !

Trois jours après, la famille entière partit pour Paris. Armand voulait présenter sa femme à l'empereur et le remercier de ses bienfaits. Le journal de la cour impériale annonça à grand bruit que l'illustre famille de Rancey avait été reçue en audience solennelle aux Tuileries.

Armand était général de division, et était sur le point d'obtenir le bâton de maréchal de France quand il fut tué glorieusement à Waterloo.

FIN.

